

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Additional comments / Commentaires supplémentaires: **Pagination multiple.**

LE MONDE ILLUSTRÉ

17^e ANNÉE.—No 845

MONTREAL, 14 JUILLET 1900

5c LE No

LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE COLONISATION.

1900

CHEV. G. A. BROLET. 1^{er} VICE PRÉS.

CHEV. L. E. BELLEFEUILLE. 2^e VICE PRÉS.

ÉCH. J. S. BRUNET. DIRECTEUR.

HON. J. D. ROLLAND. PRÉSIDENT.

L. E. BEAUCHAMP. DIRECTEUR.

ÉCH. OLIV. FAUCHER. DIRECTEUR.

ALPH. RACHNE. DIRECTEUR.

ÉMILE MARQUETTE. DIRECTEUR.

J. M. AMÉDÉE DENAULT. DIRECTEUR.

CHS. ROBILLARD. DIRECTEUR.

CONSEIL

EXÉCUTIF

D. T. A. BRJESON. AGENT GÉNÉRAL.

LEMOINE. SEC. TRÉS.

MONTREAL

Photographies J. A. Dumas, 112 rue Vitré

Conseil Exécutif de la Société Générale de Colonisation

MONTRÉAL, 14 JUILLET 1900

PUBLIE PAR LA
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"
42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES

OUVERT A TOUS LES PHOTOGRAPHES AMATEURS

Ce concours commencera le 15 Juillet prochain et se terminera le 31 août. Douze magnifiques prix seront donnés aux douze meilleures photographies.

Le sujet devra être un paysage canadien. La présence de personnages ou êtres animés dans le tableau serait désirée. Le choix du site, la disposition des personnages ou êtres animés, le fini de la photographie etc, tout en un mot sera considéré.

Nous donnerons des détails plus complets, la semaine prochaine.

RÉSULTAT DU DERNIER CONCOURS

Nous avons reçu 243 réponses au concours que nous avons proposé à nos lecteurs. Nous déclarons immédiatement qu'aucune ne nous paraît avoir mérité le premier prix. On s'en convaincra, du reste, quand nous mettrons sous les yeux du public le texte de celles qui ont obtenu les suffrages des juges à qui nous les avons soumises.

Les concurrents n'ont pas compris toute notre idée. Ce que nous voulions avoir d'eux, c'était le titre des dix meilleurs ouvrages canadiens qui devraient se trouver dans les bibliothèques de nos familles canadiennes, c'est-à-dire les plus utiles à consulter. On voit que le côté purement littéraire était exclu.

Voici, par ordre de mérite, les pseudonymes des gagnants. Ces personnes devront nous envoyer tout de suite leur véritable nom et la copie de la liste primée.

- 2e prix : Pol, un an d'abonnement ;
- 3e — Electricien, 6 mois d'abonnement
- 4e — Shandy, 4 mois d'abonnement ;
- 5e — Mon opinion, 3 mois d'abonnement ;
- 6e — Sylvio, 3 mois d'abonnement ;
- 7e — René Paulettes, 3 mois d'abonnement ;
- 8e — Paul de Bruchi, 3 mois d'abonnement ;
- 9e — Honoré Mercier, 3 mois d'abonnement ;
- 10e — Spéro, 3 mois d'abonnement ;
- 11e — Louise, 3 mois d'abonnement ;
- 12e — Fidelio, 3 mois d'abonnement.

Aussitôt que nous aurons reçu tous les noms véritables, nous les publierons ainsi que les listes et une statistique sur les ouvrages et les auteurs qui ont été mentionnés plus souvent.

Ajoutons aussi que les plus belles choses sont également signifiées par des femmes : la Justice, la Vertu, la Pitié, la Bienfaisance, la Gloire, etc.—C'est que les femmes sont extrêmes en tout. La beauté et les vertus des femmes sont supérieures aux vertus et à la beauté des hommes ; mais une femme laide et méchante est plus laide et plus méchante que le plus laid et le plus méchant des hommes.—ALPHONSE KARR.

Mémoires intimes

III

A L'ÉCOLE

J'ai parlé récemment de la haute faveur dont le martinet jouissait dans le domaine pédagogique, à l'époque où je commençais à fréquenter l'école.

Les parents et les maîtres — à part une exception près dont je parlerai plus bas — n'étaient certainement pas plus cruels dans ce temps-là qu'ils ne le sont à présent ; mais l'immense majorité, sinon tous, étaient intimement persuadés qu'un enfant devait infailliblement tourner mal, s'il n'était roué de coups au moins trois fois par semaine.

La trique, le fouet, la hart, et souvent même le rottin, étaient considérés comme les agents essentiels du perfectionnement de la jeunesse et du salut des générations. Elever un enfant, c'était le rosser à outrance ; le corriger, c'était lui rompre les os.

N'ayant pas d'autres notions philanthropiques, la victime trouvait cela tout naturel, et elle subissait son sort en se disant qu'un temps viendrait où elle prendrait sa revanche sur les petits, en leur flanquant des tripotées à son tour.

Que voulez-vous, c'était la mode, et la méthode recommandée :

« Pères et mères, corrigez vos enfants, prenez la verge, battez-les, domptez-les : chaque coup que vous leur donnez ajoute un fleuron à votre couronne future ; cassez leur un membre, s'il le faut ; il vaut mieux que votre enfant aille au ciel avec un bras ou une jambe de moins, que dans l'enfer avec tous ses membres. »

C'était, comme on le voit, la mise en application des principes de l'Inquisition, qui brûlait les hérétiques en ce monde pour les sauver des flammes éternelles dans l'autre.

Aussi fallait-il voir le zèle qu'on y mettait. On ne passait guère devant une maison de notre village sans entendre gueuler quelque moutard dont les parents étaient en train d'ajouter des fleurons à leur couronne dans le ciel.

J'ai entendu une femme qui disait :

— Que le bon Dieu soit béni ! jamais je ne me sauverai, j'ai trop d'enfants ; je n'en ai pas claqué la moitié, que j'ai déjà les mains hors de service.

— Pourquoi ne prenez-vous pas une verge ? lui demanda-t-on.

— C'est bien pis, répondit elle ; l'autre jour, j'ai failli me démettre une épaule en frappant avec une hart sur le plus grand.

Une autre disait :

— Tenez, moi, giffler comme ça à droite et à gauche, du matin au soir, je n'aime pas beaucoup ça ; mais il faut bien faire son salut...

C'en était rendu au point que les gens se confessaient de ne pas avoir eu l'occasion d'assommer quelqu'un de leurs enfants.

Sans aspirer à une très haute sainteté, sous ce rapport, mon père nous flaubait quelquefois d'importance, mon frère et moi, pour l'acquit de sa conscience ; mais ma pauvre mère, elle, se faisait une vilaine réputation.

Elle fréquentait trop une dame Patton, qui lui donnait de mauvais conseils, — une protestante fanatique qui prétendait qu'on ne doit battre un enfant qu'après avoir épuisé tous les autres moyens de réprimande.

— Voyez ça, disait-on, la malheureuse est en train d'élever deux garnements qui mourront sur l'échafaud, c'est sûr. Il est vrai qu'ils n'ont pas l'air méchants plus que les autres ; mais elle ne mettra pas grand temps à les gâter si cela continue. Que voulez-vous que deviennent deux gamins comme ça, quand le père est tout seul pour les corriger ; et encore c'est bien rare qu'il leur touche. Pauvres petits, ils sont bien à plaindre !

Et ainsi de suite.

Le fait est qu'à force d'entendre parler sur ce ton,

je n'étais pas loin de penser qu'on avait peut-être un peu raison de déplorer notre sort ; ça faisait assez notre affaire dans le moment, mais la perspective de mourir sur l'échafaud ne laissait pas de m'inquiéter jusqu'à un certain point.

J'avoue que j'aurais préféré quelque bonne brosse de temps à autre, sûr que la maman, tout en mettant mon salut éternel en sûreté, ne frapperait jamais assez fort pour faire subir une trop sérieuse épreuve à mes intérêts temporels. L'âme, c'est le principal ; mais à mon avis le corps n'est pas non plus dépourvu de certaines susceptibilités respectables. L'idéal, c'est de concilier les deux.

Etant donné ce qui précède, on ne sera pas surpris du rôle prépondérant que jouait le martinet dans nos écoles. La valeur de l'instituteur était jaugée d'après les proportions de son martinet et la vigueur des muscles appelés à faire fonctionner l'instrument de supplice.

On disait : « C'est un excellent maître, il est strict. »

Dans le langage de l'endroit et de l'époque, le mot *strict* signifiait un peu moins que tortionnaire, mais pas beaucoup.

Parmi ces excellents maîtres, il en est un — j'y ai fait allusion plus haut — qui mérite une mention spéciale pour la réputation exceptionnelle qu'il s'était acquise comme instituteur *strict*. Il était connu au loin. On parlait même d'un procès retentissant qu'il avait eu à subir dans certaine « paroisse d'en bas, » pour avoir essayé d'empêcher quelques-uns de ses élèves d'aller en enfer avec tous leurs membres.

Les fleurons à sa couronne ne se comptaient pas plus, paraît-il, que le sable des mers et les étoiles du firmament. De là sa renommée comme instituteur d'élite !

Il répondait au nom euphonique de Gamache ; mais je soupçonne le hasard d'avoir mis une jambe de trop à la troisième lettre.

Comme son école était située à plus d'une lieue de chez nous, je n'avais pas encore été à même d'apprécier personnellement les talents du grand homme ; mais le sort me réservait d'en faire l'épreuve tout de même. Cette épreuve aurait manqué à ma carrière mouvementée : je l'eus dans toute sa plénitude.

Je vous ai dit que nous changions souvent de maîtres d'école. Un hiver, il y eut pénurie. Pas plus de maître d'école que sur la main ; congé perpétuel par conséquent.

Mon frère et moi n'avions pas, vous comprenez bien, l'amour de l'étude assez développé pour nous en affliger outre mesure ; mais notre satisfaction, non suffisamment dissimulée, se changea bientôt en stupefaction, quand notre père vint nous dire un jour :

— Je vais vous mettre à l'école de M. Gamache ; c'est un bon maître, il est strict.

— Mais, papa, c'est trop loin.

— Vous serez pensionnaires ; je l'ai vu, il consent à vous prendre pour l'hiver.

Il fallut préparer nos paquets et partir. J'avais alors dix ans, et mon frère, neuf. Mon père nous condamnait, sans le savoir, au *carcere duro*, ni plus ni moins.

Ce que nous eûmes à souffrir dans cette exécrable maison ne se raconte pas.

Voici d'abord comment se partageait notre journée ; je parlerai plus bas des coups et des punitions :

A six heures du matin, un cri nous éveillait :

— Debout !

Un quart-d'heure après, montre en main, il fallait avoir fait sa toilette, sa prière et être en place pour le déjeuner.

Nos repas se prenaient en silence, sur une petite table à part ; il n'était pas même permis de demander ce dont nous avions besoin. Si personne ne nous l'offrait, il fallait s'en passer.

Ces repas duraient à peu près dix minutes ; puis

nous entrons en classe, où il fallait attendre, penchés sur nos livres, l'arrivée des externes.

Alors la classe commençait ; et celle-ci terminée, quand les externes étaient repartis, nous nous remettions le nez dans nos livres jusqu'au dîner.

Après le dîner, nous retournions à l'étude jusqu'au retour des externes ; et à quatre heures, quand ceux-ci nous quittaient, nous nous remettions à l'étude jusqu'au souper.

Après le souper, la prière en commun — ce phénomène-là priait ! — et après la prière, le coucher.

Et cela toujours en silence ; pas une parole permise, pas un moment de récréation. Le samedi même, qui était pourtant jour de congé, se passait pour nous comme les autres jours de la semaine, moins la distraction que nous apportaient l'entrée et la sortie des externes.

Tout cela paraît exagéré, impossible, incroyable, n'est-ce pas ? eh bien, c'est pourtant la vérité toute pâle et toute nue. Je me demande encore comment ce géolier féroce pouvait lui-même supporter un pareil régime, sans relâcher sa surveillance. Quand il sortait pour cinq minutes, il se faisait remplacer par sa femme ou sa fille aînée, qui avaient l'ordre le plus sévère de ne jamais nous adresser la parole. C'était à devenir fou.

Nous passions ainsi des journées entières le dos courbé sur nos pupitres, et les yeux fixés sur les pages d'un livre dont, au bout de deux heures, nous ne pouvions distinguer une lettre. Nous voyions bleu, nous avions la berlué à l'état chronique. Les idées se mêlaient, le jugement se figeait, la mémoire fichait le camp : jugez de nos progrès !

Gamache, lui, pendant ce temps-là, arpente la pièce de long en large en fredonnant quelque bribe de cantique entre ses dents ; et si l'un de nous avait l'audace de risquer un coup d'œil sur autre chose que sur son livre en classe, ou sur son assiette à table, vian !...

Car ce que je viens de raconter n'était que les roses ; il y avait, comme à toutes les roses, des épines.

Gamache — la bouche me crisper chaque fois que je prononce ce nom-là — n'avait point de martinet... Bah ! un simple martinet, qu'ait-il fait de cette bagatelle ? chassé les mouches tout au plus.

Il avait mieux : il avait des triques, qu'il appelait des règles. Il en avait toute une collection de différentes grandeurs, en chêne, en orme, en érable. Quand l'une lui fatiguait le bras ou lui donnait des ampoules aux mains, il l'échangeait pour une autre ; il en prenait une plus étroite ou plus large, suivant le cas.

Il n'en avait jamais trop, d'ailleurs, car il en brisait souvent. Une fois il lui arriva d'en fendre une sur son propre genou, en manquant un élève qui lui avait joué le tour de retirer sa main au moment où la terrible trique s'abaissait sur elle. Le pauvre petit paya pour la règle et pour le genou.

Fraper quelqu'un ou quelque chose — surtout quelqu'un — était passé chez cet énergumène à l'état de monomanie. Il frappait toujours, à tout propos, partout, sans relâche. Pour un rien, il vous faisait enfler les mains d'un pouce, et vous faisait jaillir le sang du bout des doigts.

Les autres maîtres accrochaient leur martinet à un clou, quand ils ne s'en servaient pas : lui ne déposait jamais sa trique ; il l'emportait même à table, et la gardait sur ses genoux. Que voulez-vous, nous étions là, il le fallait bien...

J'ai dit qu'il frappait partout : il y avait cependant une portion de nos individus où il aimait à s'exercer de préférence. C'était dans le dos, — sur les reins, sur les épaules, sur les lombes, partout ; un feu roulant, une pluie, une grêle. Et cela pour une tache sur un cahier, pour une erreur, pour une hésitation, pour un coup d'œil, pour un sourire.

A cette époque on appelait les gens de la Pointe-Lévis des "Dos-Blancs" : l'appellation ne pouvait guère s'appliquer aux élèves de Gamache, car ils avaient tous le dos bleu.

Le brutal individu ne parlait presque jamais, il frappait. Quand il ne frappait pas sur ses élèves, il

frappait sur les bancs, sur les tables. Les roulements de tambour, les sonneries militaires, les coups de sifflet d'une machine à vapeur ont tous leur signification particulière ; il en était de même des coups de trique de Gamache. Et malheur à celui qui ne comprenait pas ! Ce n'était plus sur les tables ou les bancs que la terrible règle retombait.

Voilà pour les coups ; quant aux punitions, il me suffira d'en citer un exemple.

Un dimanche — la seule journée où il nous fût permis de sortir de prison — me trouvant rendu à l'église quelques minutes avant l'heure, je m'arrêtai à causer un instant sur le perron de la sacristie. Ne faisant aucun mal, je ne songeais pas à me cacher : Gamache m'aperçut.

A mon retour à la maison, il m'attendait sa trique à la main. La raclée me laissa plus mort que vif ; et, quand elle prit fin, j'étais condamné à rester à genoux durant trois jours de suite !

Au milieu de la deuxième journée, je m'affaissai sans force, aux pieds de mon bourreau, qui me fit remise de ma peine, à la condition que je passerais le reste de la semaine assis par terre, les jambes allongées sur le parquet.

J'en serais devenu infirme, si la mesure n'eût été comble.

Mon frère et moi, nous complotâmes pendant la nuit ; et, au moment du réveil, nous étions prêts pour enfler la porte et prendre notre course, pendant que Gamache passait son pantalon. Nous courûmes près de deux milles sans souffler, la peur nous donnait des ailes.

Nos parents étaient venus nous voir tous les dimanches, cela va sans dire ; mais, comme l'entrevue avait toujours eu lieu sous les yeux de Gamache ou de quelqu'un des siens, nous n'avions pu les mettre au courant, et l'on nous croyait les plus heureux enfants de la création...

Je n'ai jamais gardé rancune à aucun des maîtres dont j'ai cru avoir à me plaindre, à l'école ou au collège. Mon Dieu, chacun a ses fautes à se faire pardonner...

Mais quant à Gamache, il a toujours fait exception à la règle générale. Je n'ai jamais cherché à le revoir pour me venger ; mais il ne m'aurait pas provoqué à deux fois, je vous en donne ma parole d'honneur, avant de se faire étriller à son tour, et dans les grands prix.

Je ne l'ai revu qu'une seule fois ; je venais, je crois, d'être élu député. C'était sur le bateau passeur entre Québec et Lévis. Il s'approcha de moi, d'un air cauteleux :

— Je parie, dit-il que vous ne me remettez pas.

Je l'avais reconnu du premier coup d'œil.

— Vous gagneriez, lui répondis-je, car je ne vous connais pas du tout.

— Vraiment ? vous ne vous souvenez pas de Gamache ?

— Quel Gamache ? J'ai entendu parler de Gamache de l'île d'Anticosti, un mécréant qui passait pour parler au diable ; seriez-vous son fils ?

— Non, non ! Gamache, le maître d'école ; vous ne vous rappelez pas à saint Joseph ?

— En effet, lui dis-je, attendez donc. Je me souviens avoir connu une espèce de pédagogue de ce nom-là, dans le temps : une méchante bête à fond noir, une vraie peste, un barbare, un sauvage, une brute...

— Permettez...

— Mais ce ne peut pas être vous, car je ne croirai jamais que vous auriez le toupet de vous en vanter.

Et je tournai les talons, laissant mon individu tout ébaubi, et pliant le dos sous les rires et les quolibets de la foule que cette petite scène avait attirée.

Le malheureux doit être mort maintenant, que Dieu ait pitié de son âme !

LOUIS FRÉCHETTE.

Pourquoi les poètes et les peintres représentent-ils par des femmes les plus grands fléaux de l'humanité : La Guerre, — la Famine, — la Peste, — la Mort, — les Parques, — les Furies, — les Harpies, — les Sirènes ?

L'HISTOIRE CHRONOLOGIQUE DU TABAC

En 1496, depuis Jésus-Christ, Romanus Paine, moine espagnol, que Colomb, à son second départ d'Amérique, avait laissé dans cette contrée, publie le premier traité sur le tabac, qu'il avait découvert à Saint-Domingue. Il l'appela *kahoba*, *cohabba*, *Gioia*.

En 1498, Vasco Gama aborda à Calicut, aux Indes Orientales. C'est de Calicut qu'est expédié en Europe le premier vaisseau chargé de produits du pays.

En 1535, les nègres s'habituent bientôt à l'usage du tabac, et le cultivent sur les plantations de leurs maîtres.

En 1559, le tabac est introduit de Saint-Domingue en Europe, par Hernandez de Toledo, gentilhomme espagnol, qui en apporte un peu en Espagne et en Portugal.

En 1565, Sir John Hawkins l'apporte de la Floride en Angleterre où tout le monde est étonné et se demande ce que cela signifie.

En 1570, on fume en Hollande des tubes coniques composées de branches garnies de feuilles tressées ensemble.

En 1575, il apparaît en premier lieu une figure de la plante du tabac, dans la cosmographie de M. André Thevet.

En 1585, les Anglais voient les premières pipes faites de terre glaise, parmi les natifs de la Virginie ; elles avaient été découvertes par Sir Richard Grenville. Il appert, pareillement, que les Anglais fabriquent peu de temps après les premières pipes de terre glaise en Europe.

En 1600 vers le commencement du 17^e siècle, on commence à cultiver le tabac dans les Indes Orientales.

En 1604, Jacques Ier d'Angleterre tâche, par le moyen des impôts élevés, d'abolir l'usage du tabac, qu'il soutenait être une herbe pernicieuse.

En 1615, on commence à semer le tabac en Hollande qui devient ensuite célèbre par sa culture.

En 1616, les colons commencent à cultiver le tabac en Virginie.

En 1619, Jacques Ier écrit son *Conter blast to tobacco*, et ordonne qu'aucun planteur ne cultive plus de 100 livres de tabac par année.

En 1620, quatre-vingt-dix-neuf femmes sont envoyées d'Angleterre en Amérique et vendues aux planteurs pour 120 livres de tabac chacune. Cette même année, quelques compagnies anglaises introduisent l'usage de fumer le tabac, à Zitau, en Allemagne ; et Robert Konigsman apporte des plants de tabac d'Angleterre à Strasbourg.

En 1631, l'usage de fumer le tabac est introduit à Misnie, par quelques troupes suédoises.

En 1639, la grande assemblée de Virginie passe une loi, par laquelle tout tabac semé cette année et les deux années suivantes sera détruit, à l'exception d'une certaine proportion pour chaque planteur qui ne fera en tout que 120,000 livres, et les créanciers 40 livres par cent livres pour ce qui leur est dû.

En 1653, l'usage de fumer commence dans le canton d'Appenzell, en Suisse. Les enfants courent d'abord après ceux qui fument dans les rues.

En 1900, le gouvernement Laurier ne défend pas de fumer au Canada !

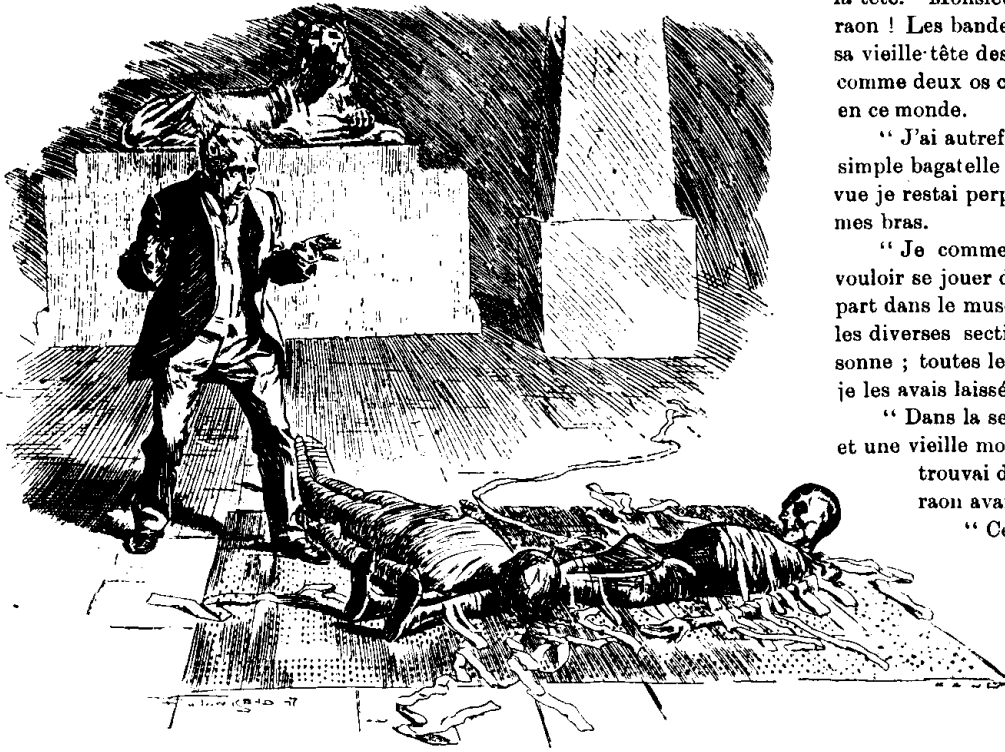
A. DE BLÉ.

Quand la loi se mêle de nous protéger, elle s'y prend souvent comme ces chiens de Terre-Neuve qui noient les gens en les ramenant au rivage. — H. HARDUIN.

Extrait de l'album d'un musicien grincheux. " Les femmes sont comme des signes de musique : il y en a de rondes, de blanches, de noires, on trouve aussi parmi elles des croches et même des doubles croches, presque toutes poussent des soupirs mais on en trouve peu qui observent le silence ! "

Réflexions : " Je n'aime pas à fréquenter les amis de mes amis, parce que j'ai remarqué qu'avec ceux-là il faut toujours dire du mal de ceux-ci. "

Le réveil de Pharaon



Je trouvai les deux momies sur la bouche de chaleur du hall central—Page 165, col. 1

Je fis sa connaissance à la gare de Tontine City en attendant l'express de Minneapolis. Il était assis sur une caisse d'emballage fortement serrée par une grande corde, et quand le train se décida à sa montrer il fut très inquiet du sort ultérieur de cette caisse. Il donna au conducteur et à l'homme d'équipe une foule d'instructions dont on ne tint naturellement aucun compte ; il vit un colis lancé brusquement dans le wagon aux bagages où il disparut, se tourna vers moi en soupirant :

— Je pense, colonel, dit-il, qu'il vaut mieux n'être pas une antiquité de valeur.

En faisant cette profonde réflexion, il monta dans le compartiment où je le suivis.

— Vous venez de parler d'antiquités, remarquai-je quand nous fûmes confortablement installés. Sans doute votre caisse en contient un spécimen ?

— Monsieur, répondit-il, vous avez mis droit dans le mille. Elle contient une antiquité.

— Une poterie ? suggérai-je.

Un sourire ironique se dessina autour de ses lèvres et alla se perdre dans les rides environnantes.

— Non, dit-il, je ne transporte pas des pots. En ce moment même, je suis chargé de surveiller les restes d'un roi.

Il y avait une sorte d'emphase républicaine dans le ton dont il prononça le dernier mot.

— Vraiment. Quel roi ?

— Pharaon, répondit-il.

— Il y a eu plusieurs Pharaons, si je me rappelle bien, remarquai-je.

— Il n'y en a qu'un qui intéresse les Américains, répondit-il. Vous avez peut-être entendu parler des enfants d'Israël ? Je pense bien qu'il n'y avait qu'un Pharaon pour eux ; c'est celui qui est aux bagages de cet express, aujourd'hui.

— Mais il s'est perdu dans la mer Rouge ! m'exclamai-je.

— Monsieur, me répondit-il en me regardant avec pitié, vous êtes mal informé. Son corps fut ramené à la côte et embaumé ; et pendant ces dix dernières années il a été dans le musée municipal de Tontine City (Dakota), où je suis conservateur. Nous sommes en train d'échanger nos spécimens en ce moment pour nous fournir d'articles nouveaux et intéressants. Je transporte aujourd'hui Pharaon à Minneapolis, et demain j'espère bien revenir avec trois alligators empaillés, en échange. Nous sommes bien dépourvus en histoire naturelle, à Tontine.

Je vis qu'il était disposé à me faire des confidences, aussi continuai-je :

— C'est une profession bien intéressante que la vôtre. Vous devez avoir vu des choses curieuses pendant votre vie.

— Oui, colonel, j'en ai vu beaucoup, répondit-il, mais je n'ai jamais rien vu d'aussi curieux que le vieux Pharaon. Si vous en êtes curieux, je pourrai vous raconter sur lui une histoire qui vous étonnera bien.

— Avec le plus grand plaisir, répliquai-je. Un cigare ?

— Oui, merci bien, monsieur, dit-il. Je pense que mon histoire durera autant que lui.

Il en coupa l'extrémité avec grand soin, l'alluma et en tira de lentes bouffées pendant quelques minutes avant de continuer.

— Quand je fus nommé conservateur à Tontine, je pensais y rester toute ma vie, et je n'eus aucune raison de croire qu'il en pourrait être autrement jusqu'à il y a deux ans. Depuis cette époque, il se passa des choses si bizarres et si graves, que je me crus pendant un moment ensorcelé.

— Vous savez, colonel, qu'il est de mon devoir de faire une ronde après la fermeture, de voir si tous les visiteurs sont partis, si les lumières sont éteintes et si tout est bien en ordre. Je ferme moi-même le bâtiment, et quand j'en rouvre

la porte le lendemain, je pense naturellement trouver toutes choses comme je les ai laissées. C'est ce qui m'arrivait chaque matin, lorsqu'un beau jour, en entrant dans la section des romains, je vis un spectacle qui me fit dresser les cheveux sur la tête. Monsieur, assis sur le poêle au milieu de la pièce se trouvait le roi Pharaon ! Les bandelettes étaient déroulées et ses jambes étaient libres. Il appuyait sa vieille tête desséchée sur une de ses mains, ses jambes étaient l'une sur l'autre comme deux os croisés, et il constituait le plus bel épouvantail qu'on puisse voir en ce monde.

— J'ai autrefois étudié la médecine et fréquenté les salles d'autopsie, aussi une simple bagatelle ne peut-elle me bouleverser ; pourtant, je dois avouer qu'à cette vue je restai perplexe. Je marchai vers Pharaon, je le touchai et il s'abattit dans mes bras.

— Je commençais à n'être pas content. Quelque damné farceur avait dû vouloir se jouer de moi. J'étais à peu près sûr qu'il devait être caché quelque part dans le musée ; aussi, laissai-je Pharaon sur le parquet pour courir à travers les diverses sections. Je regardai dans tous les coins, mais je ne trouvai personne ; toutes les fenêtres étaient closes et les portes fermées, exactement comme je les avais laissées la veille.

— Dans la section égyptienne—qui à ce moment était constituée par Pharaon et une vieille momie femme qui n'avait ni date ni dynastie sur son étiquette—je trouvai des traces toutes fraîches du travail. La caisse de verre de Pharaon avait les glaces de haut et d'un d'un des côtés cassées en morceaux.

— Cela me fâcha. Il est bien certain qu'il était excessivement drôle de retirer un roi décédé de son sarcophage, où il était resté couché pendant la bagatelle de dix mille ans ou plus, et de le placer dans une situation ridicule sur le haut du poêle de la section romaine, mais je ne voyais pas du tout la drôlerie de briser les glaces qui coûtent cher le mètre carré.

— Je me rendis bien compte que je ne pourrais rien trouver, aussi je retournai ramasser Pharaon, j'eussai remis ses bandelettes soigneusement et lui fis réintégrer son sarcophage. Puis j'enlevai les morceaux de verre et dis simplement au secrétaire, quand il arriva, que je l'avais trouvé brisé.

— Il était trop soupçonneux, Calver Hunt ; il me dit que c'était moi qui l'avais cassé, et que je voulais en faire supporter la responsabilité à un autre ; il me dit que j'aurais à faire remettre les vitres de Pharaon à mes frais ; et me fit un discours de sénateur pour l'avenir.

— Vous pensez bien, colonel, qu'il ne m'était pas particulièrement agréable d'être ainsi enlevé pour quelque chose que je n'avais pas fait, mais je n'avais qu'à m'incliner sans rien dire, car je postulais justement pour une augmentation de mes gages. Mais en m'en retournant à la caisse de verre, je me dis à moi-même : " Si je te pince, mon vieux farceur, tu peux être sûr de recevoir sur l'autre côté de la figure quelque chose qui t'enverra jusqu'en Basse Egypte ! "

— Maintenant, colonel, vous vous doutez bien que je ne m'en tins pas à cette démonstration verbale. J'avais un ennemi et je pensais qu'il ne resterait pas longtemps sans faire encore parler de lui, et je désirais beaucoup le rencontrer. Je surveillai le musée comme un



Nous l'enveloppâmes dans une couverture de laine chaude.—Page 166, col. 3

chien de garde. Je pris une chaise et m'assis la nuit dans un coin pendant de longues heures, dans la section égyptienne, tout près de Pharaon ; puis je me levais et faisais une ronde, mais jamais mes efforts ne furent couronnés de succès.

« Au bout d'un mois, je fus fatigué de ce métier et commençai à reprendre ma vie ordinaire ; alors la damnée farce se reproduisit encore une fois. Le fumiste avait enlevé toute la section égyptienne cette fois-ci, car je trouvais les deux momies sur le parquet sur la bouche de chaleur du hall central. Les bandelettes de Pharaon étaient détachées comme auparavant, mais la momie femme était encore enroulée. Elle était couchée sur le dos, sa tête reposant sur les genoux de Pharaon, et il la contemplait sentimentalement avec un sourire desséché sur sa face hideuse. Je courus à leur section. Deux glaces de côté brisées dans les deux caisses !

« Je vous le dis, colonel, je fus fou à cette vue. Ce n'était pas seulement la note du vitrier à payer—quoi qu'elle dût être assez forte—mais cela me montrait que je n'aurais jamais plus de sécurité. Je m'assurai que le farceur n'était plus dans les environs, puis vint la question bien naturelle : comment est-il sorti ? et aussi comment est-il entré ? pourquoi a-t-il fait cela ? pour quoi a-t-il choisi cette façon indirecte de se moquer de moi ? et si ce n'était pas à moi qu'il en voulait, qu'est-ce qu'il pouvait bien avoir contre Pharaon ? que pouvait avoir fait Pharaon à un Tontinois ? il n'y avait pas de Juif dans la ville, et y en eût-il eu, qu'il était vraiment bien tard pour tirer vengeance d'une aussi vieille histoire. Si aucune de ces raisons n'était la bonne, qu'est-ce qu'on pouvait bien gagner en insultant un monarque défunt ?

« Je ramassai mes bonnes gens et les reportai dans leurs sarcophages ; quand vint le secrétaire, je lui racontai toute l'affaire.

« Il portait un monocle, Calvert Hunt, et quand on veut montrer son incrédulité il n'y a rien de meilleur au monde qu'un monocle. Un monocle vous dit très bien et très carrément que vous êtes un menteur. Puis Calvert me dit une ou deux choses particulièrement blessantes. Comme quoi il m'avait déjà excusé une fois, que cela lui était parfaitement égal de me voir briser des glaces à mes frais, mais qu'il s'opposait absolument à ce qu'en même temps des antiquités de valeur fussent abîmées. Que si je buvais, je ferais mieux de m'enfermer dans ma maison et de briser mes propres fenêtres, si je voulais absolument casser des carreaux, mais que si je touchais à Pharaon ou à la momie femme, ou à un autre objet du musée dans mes folies, n'aurais-je fait que serrer une flèche empoisonnée, je serais mis à la porte. Puis il me congédia.

« Je me sentais plutôt mal à l'aise ce matin-là, et j'étais presque décidé à donner ma démission ; mais la chance voulut qu'en revenant de chez le vitrier je rencontrasse Morphine Tompkins, le fabricant de cercueils. Morphine avait travaillé au Musée autrefois, jusqu'à ce que l'accroissement de la mortalité dans Tontine City l'eût décidé à embrasser une autre carrière. C'était un gaillard hargneux et mal embauché et je n'avais jamais eu beaucoup affaire avec lui. Je suppose que ce matin-là il s'aperçut que je n'étais pas dans mon assiette et pour me consoler un peu il s'arrêta et me dit amicalement :

« —Vous semblez un brin abattu, ce matin, Pierre.

« —Il y a de quoi, grognai-je et je lui racontai toute l'histoire.

« Nous atteignîmes son logis pendant que je parlais, j'entrai et je finis mon récit.

« —Maintenant, Morphine, dis-je, pouvez-vous me dire tout ce que cela signifie ?

« Morphine est un homme très occupé et pendant que je bavardais, il mesurait avec son crayon et son mètre une longue planche de bois.

« —Si je puis ? dit-il en relevant la tête et en me regardant avec des yeux plus brillants que je ne les ai jamais vus. Pariez-vous que je puis ? Si vous étiez venu me trouver dès la première fois, je pense que je vous aurais évité la seconde note de verre cassé à payer. Il n'y a pas besoin d'être un grand savant pour savoir de quoi il s'agit.

« —Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? demandai-je curieusement.

« —Avez-vous jamais entendu dire comment les graines de blé qu'on trouve avec les momies reviennent à la vie après des mille et mille ans, et germent ?

« —Bien sûr.

« —Eh bien ! dit-il, Pharaon germe.

« —Hein ?

« —Pharaon germe ! dit-il en souriant. Je ne dis pas que je sais pourquoi, parce que personne que Pharaon le sait et il n'est pas en situation de nous le dire, mais quelque chose l'a excité et il est revenu un peu à la vie.

« —Morphine, dis-je, ce sera le plus beau spectacle que nous ayons jamais eu à Tontine, s'il se réveille tout à fait.

« —Sûrement. J'ai vu ça une ou deux fois dans mon temps et le secrétaire d'avant celui-ci—Silas Cornu, vous savez—s'y intéressa beaucoup. Une momie brisa sa boîte toutes les semaines pendant un mois avant que nous en trouvions la cause. Alors nous l'avons surveillée de près. Une nuit nous l'avons entendue tomber sur le parquet, nous nous sommes précipités et lui avons fait couler un peu d'eau-de-vie dans la gorge ; mais ça l'a achevée. Nous l'avons remise dans son sarcophage et elle ne cassa plus jamais ses glaces. Deux ans après une autre se mit à germer—une femelle cette fois. Nous la trouvâmes gisant devant la statue de notre maire et nous rappelant notre malheureux essai précédent, nous essayâmes de la limonade, mais ça n'était pas encore ça. Elle eut ce que Silas appela un spasme asphyxique et toute sa chaleur s'en alla. Silas ne se tint pas pour battu pourtant. Nous lui fîmes de l'électricité, appliquant un fil sur son gros orteil et l'autre sur sa langue. Nous commençâmes avec deux piles et allâmes jusqu'à dix-huit. Deux fois elle secoua sa jambe comme si nous la pincions, mais ce fut le seul signe de vie qu'elle donna pendant de mortelles heures ; nous l'abandonnâmes à la fin, et elle ne nous fit plus de frais chez le vitrier.

« Silas Cornu étudia soigneusement la chose, et nous en avons parlé souvent ensemble. Il disait :

« —C'est la circulation qui a besoin d'être remise en état, Morphine. Il faut que le sang se réchauffe, il nous faut chercher le meilleur moyen pour y arriver.

« Et la conduite de Pharaon nous le prouve, Pierre. Il avait besoin de chaleur, et c'est pour cela qu'il s'était assis sur le poêle de la section romaine, puis, se sentant isolé, il essaya de faire revivre sa compagne en la mettant sur la bouche de chaleur. Oui, Silas avait bien vu tout cela, et il me dit la dernière fois que je le vis :

« —Morphine, s'il y a encore une autre fois germination, essayez le massage.

« —Le massage, Morphine, qu'est-ce que c'est que cela, demandai-je.

« —C'est le nom que les médecins donnent aux frictions, dit Morphine. Il faut que vous raviviez la circulation, et c'est le meilleur moyen. L'électricité, c'est très bien pour les Américains ou même pour les Anglais, mais ces vieux Egyptiens sont si timides, que même s'ils sentaient que le courant leur fait du bien, ils résisteraient. Vous essayez du massage la prochaine fois. C'est aussi mon avis, Pierre.

« —Où faut-il le frictionner, Morphine ? son nez ou ses mains ?

« —Ce n'est pas du massage ça, dit Morphine. Le massage est une chose tout à fait scientifique.

« —Je demandai à Silas où je pourrais apprendre ce que c'était et il me dit : « Prenez un bain turc la prochaine fois que vous irez à Minneapolis, et ils vous masseront avec du savon dans leur étuve ». Alors je me suis payé un bain de deux dollars la première fois que je suis allé à la ville ; et si vous avez besoin jamais de vous nettoyer et d'être propre et net comme un ange, essayez d'un bain turc à Minneapolis et vous m'en direz des nouvelles. Et vous saurez alors ce que c'est que le massage.

« —Puisque vous connaissez la chose, voulez-vous venir masser Pharaon ? demandai-je.

« —Je ne sais pas si je pourrai, Pierre. Les cercueils me font beaucoup travailler. Pourtant es-

sayons ; tenez prêt tout votre attirail pour ce soir et je viendrai après avoir fermé boutique.

« —Quel attirail vous faut-il ? demandai-je.

« —Pour le massage turc vous avez besoin de quelques brosses spéciales qu'on peut s'attacher aux mains. Vous les trouverez dans un bazar, c'est tout ce que vous avez à acheter. Il faudra aussi un seau d'eau chaude et un seau d'eau froide et beaucoup de savon, mais je suppose que vous avez tout cela chez vous. Je n'avais jamais vu auparavant Morphine aussi bavard et aussi cordial. C'était le plus sauvage habitant de Tontine, mais cette histoire de germination l'avait réveillé.

« J'eus du mal à trouver ces brosses, mais je finis par me les procurer. Je regardai remettre les carreaux de Pharaon avec l'esprit tranquille. Maintenant que je savais que ses mouvements tenaient à sa constitution, je ne m'en inquiétais plus. Ce qui m'avait agacé c'était de penser que quelqu'un m'en voulait.

« A la nuit Morphine arriva.

« —Devons-nous les emporter là-haut auprès de Pharaon ? dis-je en montrant mes brosses et mon savon.

« —Non, dit-il ; nous allons probablement en avoir pour longtemps et il faudra beaucoup d'eau. Nous ferons mieux de porter Pharaon dans votre buanderie. Je crois que c'est ce qui pourra se rapprocher le plus d'un bain turc.

« Alors nous descendîmes Pharaon ; nous le couchâmes sur la planche à repasser et lui enlevâmes ses bandelettes. C'était une bien laide chose, colonel, un roi tout ratiné et desséché. C'était bien bizarre qu'une pareille chose pût se ranimer.

« Morphine ne resta pas à réfléchir. Il prit un vase d'eau chaude, y trempa ses brosses, les savonna puis frictionna le monarque. Il me semblait que Morphine eût très bien fait dans un bain turc. Il polit ce roi dans tous les coins pendant deux mortelles heures, avec du savon et de l'eau chaude sans s'arrêter et en sifflant tout le temps comme un garçon d'écurie. Il le tourna et le retourna, et quand il fut fatigué de manier ses brosses, il le massa avec ses mains. Pharaon n'esquissa pas le moindre geste, mais cela ne troubla pas Morphine.

« —Maintenant que nous lui avons rendu sa chaleur, dit-il à la fin, nous allons lui donner une douche froide. Si le choc ne le réveille pas, ce sera à y renoncer.

« Nous vidâmes une demi-douzaine de seaux d'eau froide sur Pharaon.

« —Maintenant, dit Morphine, essayons-le.

« Nous primes deux serviettes chaudes et le frictionnâmes vivement jusqu'à ce qu'il fût brillant de chaleur. J'étais occupé aux pieds quand Morphine cria :

« —Il germe, Pierre, il germe.

« Et sûrement Pharaon remua.

« Morphine en dansait presque.

« Si Silas Cornu était seulement ici, disait-il, c'est ça qui lui ferait plaisir. Maintenant, Juge, en s'adressant à Pharaon, mettez-vous à votre aise. Moi et Pierre faisons cela pour votre bien, car Pharaon se débattait ferme contre l'air ambiant.

« —Levez-le doucement, Pierre, dit Morphine, là ! Et Pharaon fut assis à l'extrémité de la table à passer.

« Nous l'enveloppâmes dans une couverture de laine chaude et l'approchâmes du feu. Si jamais un homme essaya de sourire et de paraître content, ce fut Pharaon ; mais toutes les rides de sa face ne pouvaient se détendre et il ne pouvait vaincre la force qu'elles lui opposaient.

« —Maintenant, colonel, dit Morphine, pouvez-vous vous tenir tout seul ?

« —Appelez-le général, lui dis-je. C'était un grand seigneur chez lui, il pouvait faire tout ce qu'il voulait.

« Pharaon était flasque, il n'y avait pas à dire. Nous le placâmes sur une chaise et il y resta assis, regardant le feu, sa figure semblant contente.

« —Faut-il le faire boire, Morphine ? dis-je. Il me semble qu'il va se trouver mal.

« —Il vaut mieux attendre jusqu'à demain, dit Morphine, nous l'avons fait autrefois. Il faudrait avoir

PAGES ÉTRANGÈRES

d'abord l'avis d'un médecin. Il est resté sans boire pendant quelque mille an, aussi je pense que quelques heures de plus ou de moins ne font pas grand chose. Comment votre seigneurie va-t-elle maintenant ? dit-il. Il avait entendu cette phrase un jour où il conduisait un duc et un député dans le Musée.

« Pharaon ne répondit pas. Une ou deux fois il parut ouvrir la bouche, mais elle semblait collée.

« — Il semble avoir un spasme, dit Morphine anxieux. Nous ferions peut-être mieux d'aller chercher un médecin maintenant. Diable ! qu'est-ce qu'il a ?

« Il y avait de quoi se le demander. Les yeux de Pharaon étaient fixés sur une gravure pendue au mur derrière le poêle. C'était un chromo représentant le lac Michigan pendant une tempête, les vagues montant haut, les éclairs étincelant. Les yeux de Pharaon ne quittaient pas la gravure, et la vue d'un Peau Rouge ne l'aurait pas étonné davantage. Il trembla de peur, puis sans un mot d'avertissement, se plia en deux et tomba de sa chaise, en se frappant la tête contre le poêle. Son cou était sec et parcheminé car Morphine ne l'avait pas beaucoup massé. Il se cassa comme un bâton et sa tête roula sous la table.

« — Damnation ! cria Morphine sautant pour ramasser Pharaon. « Où est sa tête ? allons dépêchons, espèce de lambin ! »

« Nous la lui posâmes sur les épaules, mais cela n'allait pas parce qu'une partie de son cou s'était brisée en morceaux.

« — Allons bon ! dit Morphine désespéré, il ne manquait plus que cela. Dire que c'est arrivé juste quand nous l'avions si bien ranimé. Cette sacrée gravure a dû lui donner le coup fatal. C'est comme si les vagues avaient été peintes en rouge, ni plus ni moins. Quelle mémoire il avait. Il s'est rappelé sa noyade. Il n'y a plus rien à faire, Pierre. Nous avons cassé sa veine jugulaire. Portons-le là-haut et apportez votre pot de colle avec vous.

« Nous l'enveloppâmes de nouveau sans ses bandellettes et nous le portâmes dans son sarcophage, puis nous recollâmes sa tête. Morphine me fut très utile. Il trouva très bien tous les raccords de son cou, et les petits morceaux ; il les recolla soigneusement, puis les polit avec du papier de verre, et remit tout à fait les choses en état.

« Nous n'avions plus aucun espoir sur Pharaon quand nous vîmes sa tête détachée. La germination elle-même a ses limites. Aussi je ne me suis pas senti particulièrement triste quand j'ai entendu dire que nous devions l'échanger pour quelques crocodiles empaillés.

« — La momie femme est toujours là-bas, mais ses temps ne sont pas venus. La prochaine fois que vous viendrez à Tontine, monsieur, vous pourrez pousser jusqu'au Musée et j'aurai peut-être de nouveau à vous raconter sur elle.

HENRY-A. HERING.

Traduit de l'anglais par L. Beauval.

L'AMBITION

L'ambition n'a point de bornes ; elle craint autant de voir quelqu'un devant elle que derrière. — SÉNÈQUE.

L'ambition prend aux petites âmes plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément aux chaumières qu'aux palais. — CHAMFORT.

Pauvres humains ! nous attachons des idées de grandeur à l'ambition, et nous ne voyons pas qu'elle naît de la faiblesse.

S'affranchir des erreurs communes, se créer de sages principes, et, faire plus, oser les suivre, voilà ce qui prouve de la force. Mais avoir besoin d'éblouir le vulgaire, devancer, en rampant, d'autres hommes, et leur disputer des hochets, cela supposerait une grande âme ?... Il y a souvent de la folie dans nos raisonnements, et de la niaiserie dans notre enthousiasme.

DROZ.

LES ÉTOILES ÉTEINTES

L'Académie française vient de décerner un prix important à l'un de nos poètes les plus aimés, M. Auguste Dorchain. Nous serons certainement agréable à nos lecteurs en mettant à ce propos sous leurs yeux quelques strophes de ce charmeur, dont l'âme délicate et rêveuse nous a déjà donné plus d'un petit chef-d'œuvre.

A l'heure où sur la mer le soir silencieux
Efface les lointaines voiles ;
Où, lente, se déploie, en marche dans les cieux,
L'armée immense des étoiles,
Ne songes-tu jamais que ce clair firmament,
Comme la mer, a ses désastres ?
Que, vaisseaux envahis par l'ombre, à tout moment
Naufragent et meurent des astres ?
Vois-tu, vers le zénith, cette étoile nageant
Dans les flots de l'éther sans borne ?
L'astronome m'a dit que sa sphère d'argent
N'était plus rien qu'un cerceuil morne.
Jadis, dans un superbe épanouissement,
D'un troupeau de mondes suivie,
Féconde, elle enfantait majestueusement
L'Amour, la Pensée et la Vie.
Tous ses bruits, un par un, se sont tus sous le ciel :
L'espace autour d'elle est livide ;
Dans le funèbre ennui d'un silence éternel
Elle erre à jamais par le vide.
Pourtant, elle est si loin que depuis des mille ans
Qu'elle va, froide et solitaire,
Le suprême rayon échappé de ses flancs
N'a pas encore touché la terre.
Aussi, rien n'est changé pour nous : chaque matin
La clarté de l'aube l'emporte,
Et chaque soir lui rend son éclat incertain :
Personne ne sait qu'elle est morte.
Le pilote anxieux la voit qui brille au loin,
Et là-bas, errant sur la grève,
Des couples enlacés la prennent à témoin
De l'éternité de leur rêve !
C'est la dernière fois, et demain nos amants
N'y lèveront plus leurs prunelles :
Elle aura disparu, — comme font les serments
Qui parlent d'amours éternelles !
Lorsque la nuit, qu'étoile une poussière d'or,
Couvre la ville aux sombres rues,
Sur ce triste pavé songes-tu pas encor
A d'autres clartés disparues ?
Un enivrant parfum, comme d'un encensoir,
S'exhale des roses pâlies,
Et le mystérieux apaisement du soir
Te verse ses mélancolies.
Alors, épris d'un rêve impossible à saisir,
En ton âme troublée et lasse
Ne suis-tu pas d'un chaste et douloureux désir,
Chaque jeune femme qui passe ?

Il semble que leurs yeux aient gardé les douceurs
Des illusions éphémères ;
Souvent tu les dirais pures comme nos sœurs
Et tendres ainsi que nos mères...

Parmi celles, pourtant, qui ce soir ont passé
Et que tu crois encor vivantes,
Hélas ! combien déjà dont le cœur est glacé,
Dont les lèvres sont décevantes !

Ami qui comme moi, quand revient le printemps,
Rêves d'immuables maîtresses,
Et portes en ton cœur inquiet de vingt ans
L'indicible soif des caresses,

Si tu ne veux toujours et vainement souffrir,
Choisis vite une blanche épouse
Dont la fleur pour toi seul commence de s'ouvrir,
De son vierge parfum jalouse.

Celle là peut aimer, celle-là seulement
Peut être constante et fidèle ;
Et, sans craindre l'oubli de son premier serment,
Tu vivras heureux auprès d'elle.

Mais n'abandonne pas à d'autres, un seul jour,
Ton âme tendre de poète,
O rêveur qui pourrais prendre pour de l'amour
Leur étreinte froide et muette !

Parfois, dans leurs regards clairs ou mystérieux
Tu croiras voir luire une flamme...
Garde-toi ! Le reflet est encor dans les yeux,
Mais le foyer n'est plus dans l'âme.

Oh ! bien fou qui prendrait, pour éclairer ses pas,
Ces lueurs trompeuses ou feintes !
Ne te retourne pas ! ne les regarde pas !
— Ce sont des étoiles éteintes.

AUGUSTE DORCHAIN.

LE DRAGON DE LA SOIF

Une délicieuse fraîcheur règne dans la gracieuse vallée de la Torna ; rivières et ruisseaux, sources et étangs semblent s'y être donné rendez-vous pour rendre ce petit coin de terre enchanteur. La végétation y est luxuriante, et les habitants, heureux de ces avantages, rendent grâce au Créateur du flot rapide qui fait tourner leurs moulins, des sources claires où ils puisent une boisson rafraîchissante, des ombrages sous lesquels ils se reposent, mais surtout d'une grotte, merveille de la contrée. Fraîche en été, un point que l'eau s'y congèle, elle offre, en hiver, un abri où règne une douce chaleur. Stalactites et stalagmites s'y disputent l'admiration du visiteur, tant leurs formes, œuvre du temps et de la nature, sont en même temps belles et bizarres.

Mais il fut une époque où cette contrée privilégiée connut l'affliction : un monstre, terreur des habitants, y avait établi son séjour. Cette bête horrible, sortie on ne sait d'où, errait à travers la campagne, et, dévorée sans doute par un feu intérieur, absorbait toute l'eau qu'elle trouvait sur son passage, mettant les ruisseaux à sec, tarissant les sources. Sa soif devait être inextinguible ; car aussitôt que l'eau commençait à couler, le monstre se précipitait hors de son antre et engloutissait toute l'eau fraîche qu'il rencontrait.

On était au plus chaud de l'été. Les payans, accablés par la chaleur, ne trouvaient pas une goutte d'eau pour se rafraîchir et lentement dépérièrent, désespérant de jamais venir à bout de détruire ce monstre dévastateur qu'ils avaient surnommé le *Dragon de la soif*.

Par un après-midi d'été, un pieux pèlerin à la longue barbe blanche cheminait à travers le village. Son épaisse robe de bure avait dû contribuer à augmenter sa fatigue, et, accablé par la chaleur, dévoré par une soif ardente, il cherchait une source, un ruisseau où étancher sa soif. Il avançait lentement, et peut-être allait-il se résoudre à pénétrer dans une habitation pour y demander à boire, quand il vit une femme accourir au-devant de lui. Son visage exprimait l'angoisse, et dans ses bras elle tenait un tout petit enfant, pâle et sans mouvement. Elle le tendit au religieux qu'elle avait aperçu, et lui cria d'une voix suppliante :

« Oh ! bon moine, baptise mon fils qui va mourir ! Hâte-toi, le ciel t'en récompensera. »

Le religieux presse le pas ; il regarde l'enfant et demande quelques gouttes d'eau pour les verser sur le front du petit être qui lui semble près d'expirer.

Mais peine perdue, efforts inutiles, nul ne possédait une goutte du précieux liquide. En quelques mots on met le religieux au courant de ce qui se passe ; il se recueille, implore le secours de Dieu et maudit le monstre.

Tout à coup un bruit formidable se fait entendre du côté de la grotte ; le peuple s'y précipite et voit que des pierres énormes, détachées du faite du rocher, ferment l'antre du monstre. Il n'a pas été tué, car on entend des rugissements, mais l'eau est revenue, la Torna coule à flots rapides, l'eau claire jaillit des sources, les fontaines se remplissent, et le peuple, reconnaissant l'intervention divine, rend grâce à Dieu.

La tradition du *Dragon de la soif* s'est conservée dans le pays, et, quand l'eau coule avec impétuosité, c'est, dit-on, que le dragon souffle et s'agite.

E. HORN, d'après TOMPA.

CHRONIQUE PARISIENNE

NOTES D'EXPOSITION

..... Continuons notre promenade à travers l'Exposition.

Nous voici aux pavillons des Indes et de Ceylan. Beaucoup de choses originales et artistiques. Travail sur ivoire, boiseries merveilleuses, ciselures parfaites, jolies étoffes.

Comme la promenade à l'Exposition est vraiment un petit tour du monde, et qu'en entrant dans un pavillon étranger on entre dans ce pays même—sauf dans le pavillon du Canada—nous appellerons les pavillons et les bâtisses par le nom du pays représenté.

Ici, les Indes Néerlandaises : Un temple avec les dieux bizarres qu'on adore là-bas. Deux pavillons remplis de choses du pays. C'est assez gentil comme décor général ; mais cela n'a rien d'extraordinaire.

L'Algérie : Joli pavillon. Installation superbe qui donne une grande et haute idée de toutes les beautés de la plus considérable colonie française.

La Roumanie : Jolis travaux manuels ; cuirs et papiers d'excellente qualité. Mais défiez-vous de l'écorcheur restaurant roumain ; il n'y a que la musique d'aimable là.

L'Allemagne : un des plus jolis pavillons étrangers de l'Exposition ; celui dont l'intérieur est, peut-être, le plus riche. Il y a là de splendides vitraux ; escaliers de marbre et de bronze. Merveilleuses collections de peintures de l'empereur d'Allemagne. Riches et beaux décors.

La Turquie : Superbes tentures ; magnifiques tapis ; bibelots ingénieusement travaillés. Théâtre oriental. Reconstitution des lieux saints : Jérusalem, porte de Jaffa, cour du Saint-Sépulchre, tombeau de Jésus-Christ, maison de Pilate, porte de Sion, tombeau de la Sainte-Vierge, Bethléem et une foule d'autres reproductions des endroits où passa Celui que nous adorons depuis ces temps lointains.

Belgique : De gentilles choses inspirées peut-être un peu trop par les genres hollandais et Allemand. Bon goût dans la décoration du tout. Des ors et des ors sur de riches couleurs.

Bosnie : Exposition pleine d'intérêt. Mise en lumière d'une campagne et d'une ville bosniennes.

Belles incrustations d'or et d'argent sur du bois et sur du métal.

Serbie : Exposition un peu semblable à celle de la Bosnie, mais beaucoup moins artistique.

Monaco : Toutes les collections du Prince, dans un riche et beau pavillon plein de fleurs.

Espagne : Collections de choses anciennes : vieilles splendeurs d'antan. Le pavillon fait l'admiration de tous les architectes.

La Grèce : Offre une riche et brillante exposition d'étoffes et de choses fines. Jolies et intéressantes collections diverses.

Les Etats-Unis : Aucune exposition dans ce pavillon meublé à l'Américaine. Le pavillon est d'un joli style et il affirme ici le confort de la grande République. C'est chic et original.

La Perse : Armes luxueusement ornées ; bijoux d'une grande richesse ; splendides turquoises bien serties, jolies bagues ; belles étoffes.

Et maintenant, laissons un peu les pavillons étrangers où nous reviendrons la semaine prochaine, pour aller à la rue de Paris, continuant notre capricieuse promenade.

Ici, c'est le Théâtre des Auteurs gais où l'on vient dire des petites pièces pleines d'esprit et charmantes. Là, c'est le Théâtre des Bonshommes Guillaume où l'on joue des choses également intéressantes, malgré que de simples guignols en soient les acteurs.

Dans le Manoir à l'Envers, je me suis arrêté devant cette affiche : " Ici la Comtesse Sobinski dit les choses de l'Avenir. "—Quoi faire en face d'une telle annonce ?

—Je suis entré ; j'ai parlé à la Comtesse. Si je n'ai jamais eu bien confiance dans les prédictions des diseuses d'avenir, je dois, cependant, avouer que celle-ci m'a dit des choses vraies sur le passé et le présent. Pour l'avenir, il faut en attendre la réalisation, n'est-ce pas ?—Mais pourquoi ne pourrait-on pas dire plus de

vérités en lisant les lignes d'une main qu'en étalant des cartes à jouer sur une table ? Et c'est en lisant dans la main que la Comtesse Sobinski vous parle du passé, du présent et de l'avenir !

Mais venons aux choses plus sérieuses, à la véritable et grande manifestation de l'art français : Le Palais des Beaux-Arts. le grand palais est d'une architecture géante. Il est la réalisation d'une idée magnifique, avec ses colonnes sculptées, ses statues, ses mosaïques, ses bas-reliefs, qui ornent toute la façade de ce palais merveilleusement beau.

Les peintres de tous les pays sont venus exposer ici les meilleures de leurs œuvres. Mais l'Ecole française y domine.

Ces portraits signés Benjamin Constant et Carolus Duran sont peut-être les plus remarquables ; ceux de Benjamin Constant sont pleins de lumière et de vie.

Les toiles roses de Bouquereau—le maître si contesté mais si merveilleux dans son genre—avec les figures angéliques et divines de ses femmes toutes idéalement belles sont admirées d'une façon particulière, de même que les tableaux que J.-J. Henner couvre du voile sombre de son talent ; et avec eux, Bonnat, Roybet, Dumont et tous autres merveilleux et grands artistes offrent aux regards, éblouis de tant de beauté, un charme infini et profane.

Et cette délectable sensation d'art grandit encore devant le *Victor Hugo*, de Barrias ; *Aux Morts*, de Bartholomé ; le *Cardinal Lavignerie*, de Falguière ; la *Jeanne d'Arc*, d'Henri Allouard ; *La Tempête et les Nues*, de Rioul Larche ; *Les Chiens*, de Gardet et tant d'autres chefs-d'œuvre de sculpture affirmant le génie français.

Puis, en parcourant les longues suites de galeries où peintres français et peintres étrangers sont venus apporter la manifestation d'incontestables talents, on va admirant toujours ces palais de tant de beaux rêves d'artistes et de pensées si magnifiquement exprimées. Plus on reste dans ce palais de l'Art, plus notre admiration déploie toutes ses ailes. Et on en sort avec le très vif désir d'y revenir plus d'une fois encore.

Mais nous reviendrons sur toutes ces choses si belles qu'on ne les quitte qu'à regret et qui laissent en nous le souvenir brillant de rêves illuminés.

RODOLPHE BRUNET.

P.-S.—J'aurais voulu parler du Salon de cette année, mais n'ayant pu le faire à temps, je veux, néanmoins, dire quelques mots sur *Pêches et Raisins*, le joli tableau de Mlle Marie Verrons.

Cette toile, signée par la jeune fille du très sympathique secrétaire-général de la Comédie Française, n'en est pas moins celle dont on a le plus parlé dans la presse française ; et, voici pourquoi : Dans le désastreux incendie de la Comédie Française, toute l'œuvre de Mlle Verrons—dont la famille demeurait dans la bâtisse du théâtre—a été détruite. Quelques jours après ce lamentable sinistre et l'irréparable perte que venait de faire un jeune mais incontestablement beau talent, Mme Jeanne Brémont écrivait dans *La Fronde* un long article dont je détache ces lignes :

En dehors du péril couru par Mme Verrons et ses enfants, le sinistre de jeudi dernier a causé à Mlle Marie Verrons une perte irréparable. Cette jeune fille qui se consacre à la peinture, et expose depuis six ou sept ans avec succès au Salon des Champs-Élysées, a vu son œuvre entière détruite par le feu, du moins cela est-il à craindre.

Nous avons voulu interroger à ce sujet Mlle Verrons elle-même, et nous l'avons trouvée en compagnie de sa mère, chez des amis qui leur ont spontanément offert l'hospitalité.

Notre interlocutrice est une charmante fille blonde, de vingt-deux à vingt-trois ans, à l'air modeste et doux. Elle est encore très émue du gros danger auquel sa famille et elle viennent d'échapper... Elle consent cependant à nous répondre et à réveiller pour nous ses pénibles souvenirs.

—Est-il vrai, mademoiselle, lui demandons-nous, que votre œuvre entière soit détruite ?

—Je le crains bien, nous dit-elle, car les pompiers qui ont pu monter avec des échelles jusqu'à l'endroit où nous habitons ont déclaré que le salon était complètement brûlé. Il ne reste intacte, de tout notre appartement, que la chambre qu'habitait mon frère et qui était très éloignée des autres pièces. Toutes mes miniatures, tous mes pastels et toutes mes toiles se

trouvaient dans le salon et mes études avaient été placées dans un grenier qui n'a pas, je crois, été épargné par les flammes."

Très gentiment, Mlle Verrons ajoute :

" Qu'est-ce que tout cela, d'ailleurs, en présence de la destruction de cette maison à laquelle se rattachent tant d'immortels souvenirs.

" J'ai eu heureusement la chance de sauver une toile que j'avais envoyée au Salon la veille de l'incendie.

Il me restait encore deux jours pour faire cet envoi et j'ai eu la bonne inspiration de ne pas attendre jusqu'au dernier moment. C'est toujours cela de sauvé et je crois que c'est tout ce qui me restera de sept années de travail."

Ceux qui ont eu le plaisir d'aller admirer *Pêches et Raisins*, de Mlle Marie Verrons, estimeront, en effet, que la perte faite est grande de tout cet alphabet d'art que sont les études d'un artiste et dont toutes les pages marquent un effort, puis un succès.

Pêches et Raisins donnent l'illusion qu'on pourrait les manger. Et la gourmandise s'éveille à les regarder. Rosa Bonheur est morte et il y a encore une place à côté de Madeleine Lemaire.

* *

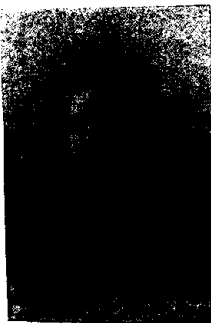
Partis au Canada : M. l'avocat Genest, d'Holyoke, dont le séjour en Europe a été une longue promenade sous les climats les plus doux et aux endroits les plus beaux ; le Dr Eugène Saint-Jacques, de Saint-Hyacinthe, qui a suivi pendant trois ans les professeurs les plus célèbres de Paris et de l'Allemagne ; le Dr W. Verge, de Québec, qui ont aussi parcouru les plus jolis pays d'Europe. Le Dr Verge, pendant les quelques mois de son séjour ici, a suivi les cliniques des professeurs Potain et Dieulafoy.

Et c'est tous les jours un nouvel arrivage de Canadiens qui viennent admirer l'Exposition.

R. B.

Paris, 12 juin 1900.

Mme MARIE-LOUISE BERGERON



Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que Mme Marie-Louise Bergeron, de Roxbury, Mass., vient d'être admise, après examen complet sur la littérature anglaise et française, membre du *Book Review Club* de Boston, composé de l'élite de la société américaine qui s'occupe de littérature. C'est la première Canadienne-française qui obtient cet honneur et cela nous

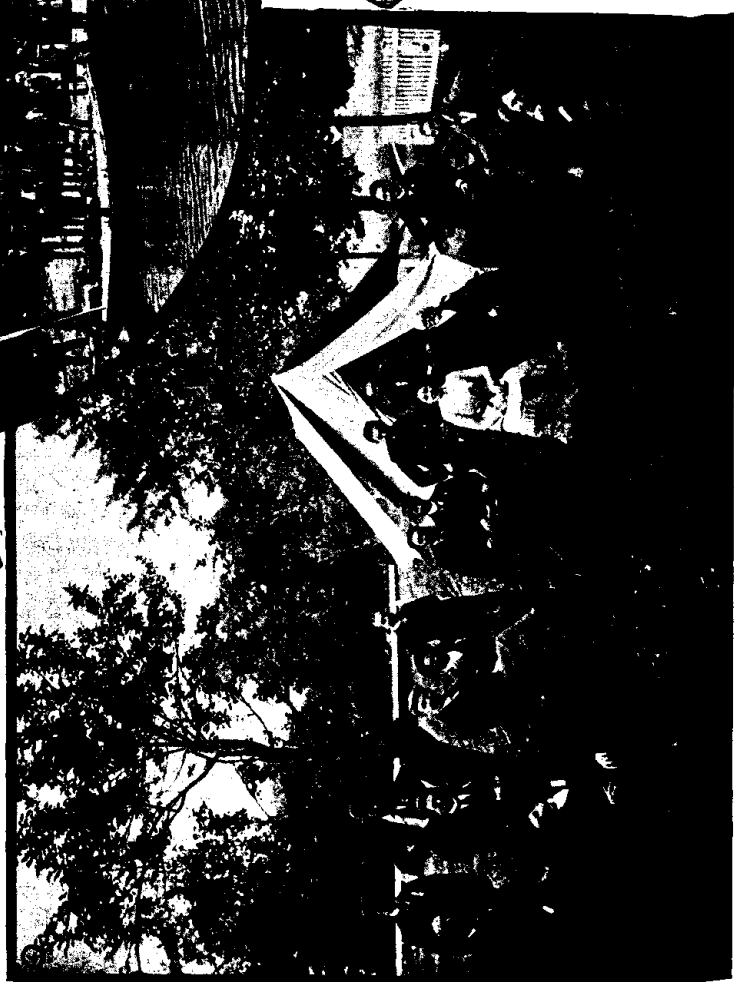
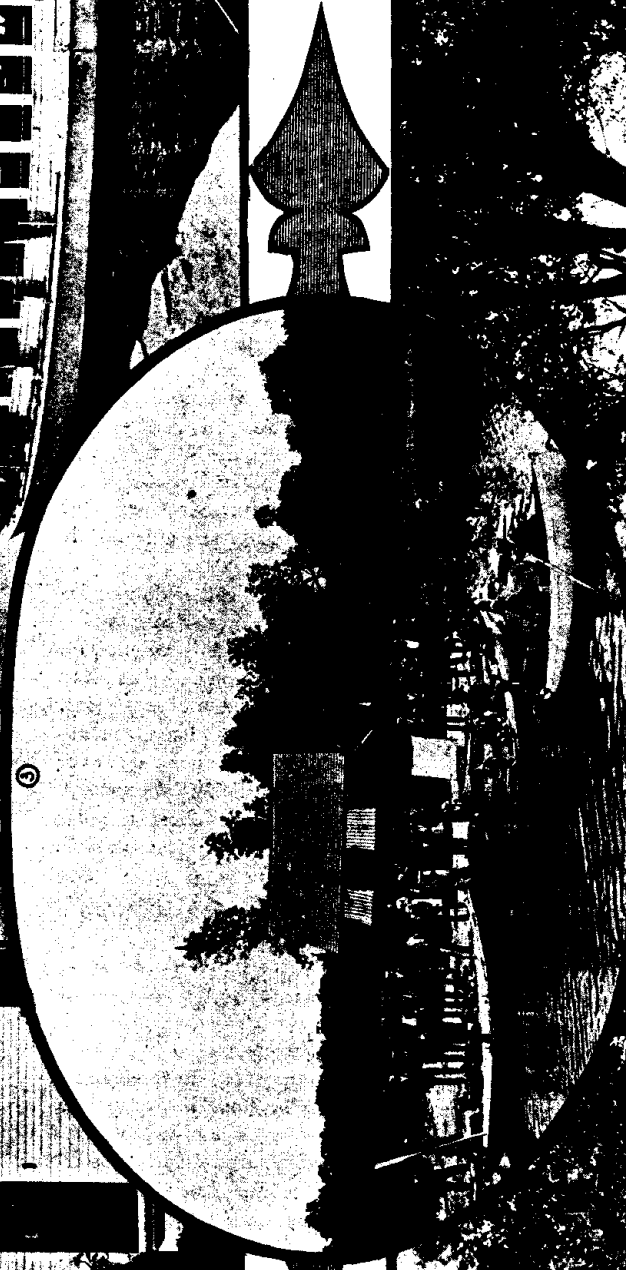
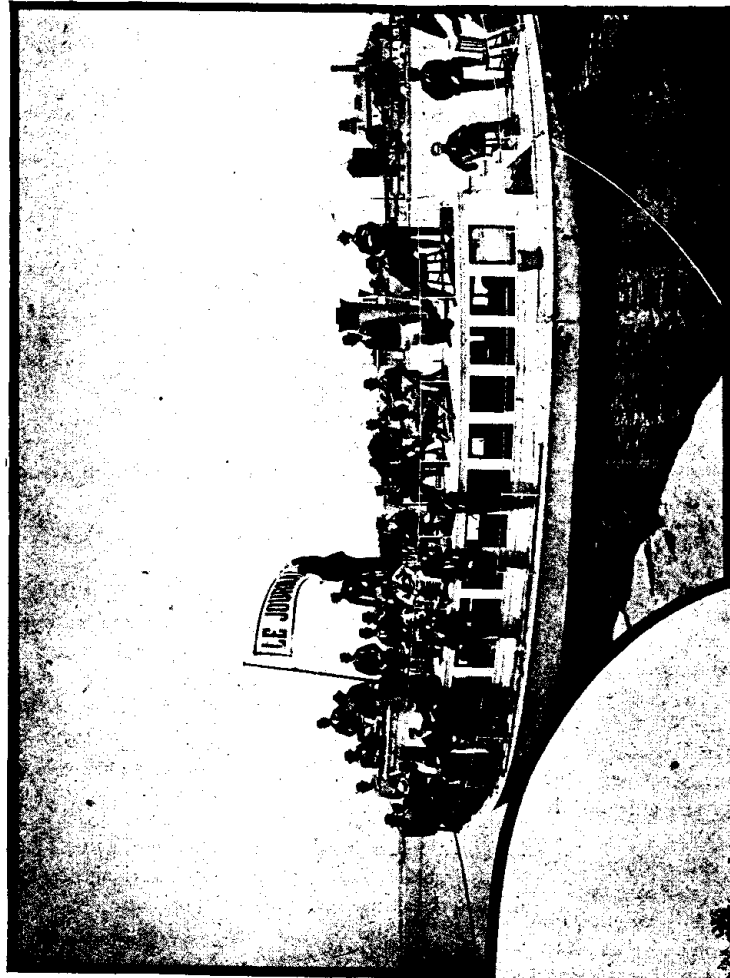
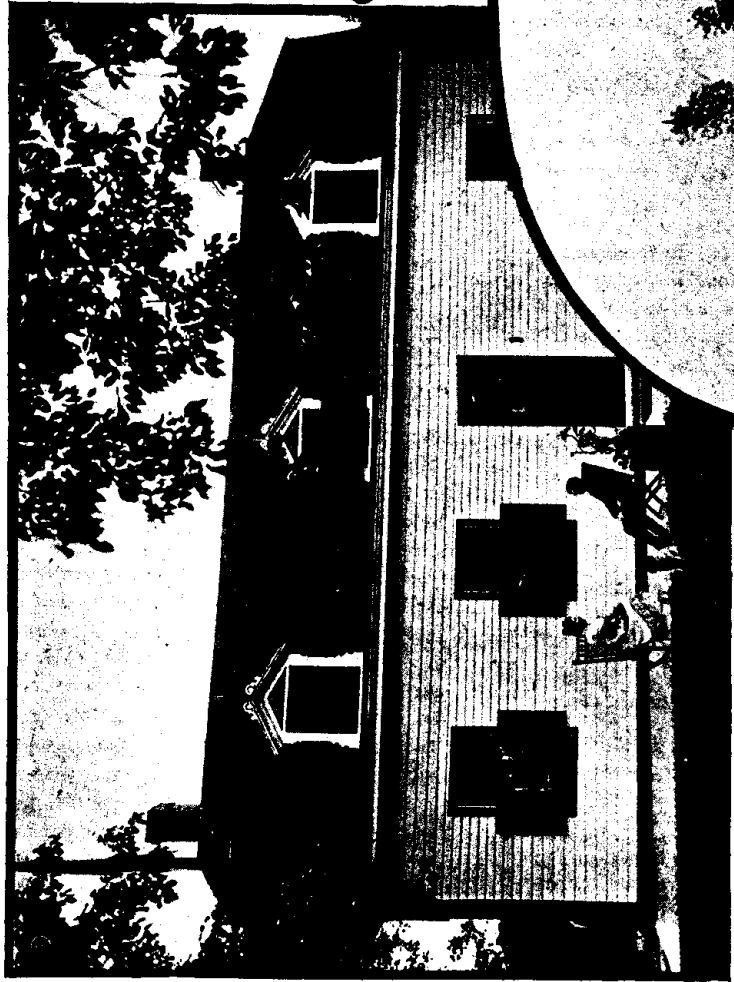
fait d'autant plus plaisir que Mme Bergeron est une des collaboratrices assidues du MONDE ILLUSTRÉ.

Mme Marie-Louise Bergeron est née le 2 mars 1863. Elle est la fille du surintendant de l'Instruction publique de la province, l'hon. P.-B. de La Bruère. Elle a reçu son éducation au couvent de la Présentation, à Saint-Hyacinthe, et au couvent des Ursulines de Québec. En 1887, elle a épousé M. Joseph-Théodore Bergeron, représentant une des meilleures maisons de commerce en gros de Boston. Avant de collaborer à notre journal, elle a publié plusieurs articles remarquables dans le *Journal du Dimanche*.

Nous croyons savoir que notre distinguée collaboratrice se propose de faire connaître le Canada aux Américaines, au cours des discussions périodiques du club. Cela lui sera facile, car elle aime son pays natal et possède tous les talents nécessaires pour le représenter sous ses meilleurs jours.

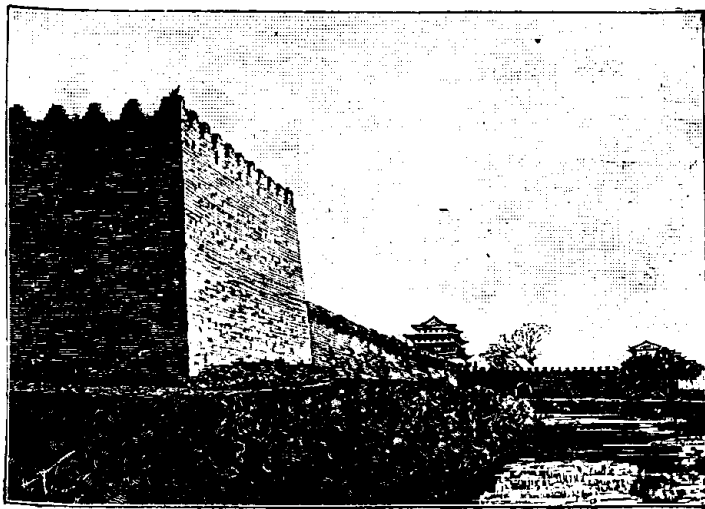
Il ne faut pas dire aux hommes tout ce qu'on sait d'eux : ils vous lapideraient pour se venger de ne pouvoir plus vous tromper.—G. SAND.

Le travail qui fournit le nécessaire, la philosophie qui apprend à se passer du superflu, voilà la véritable richesse.

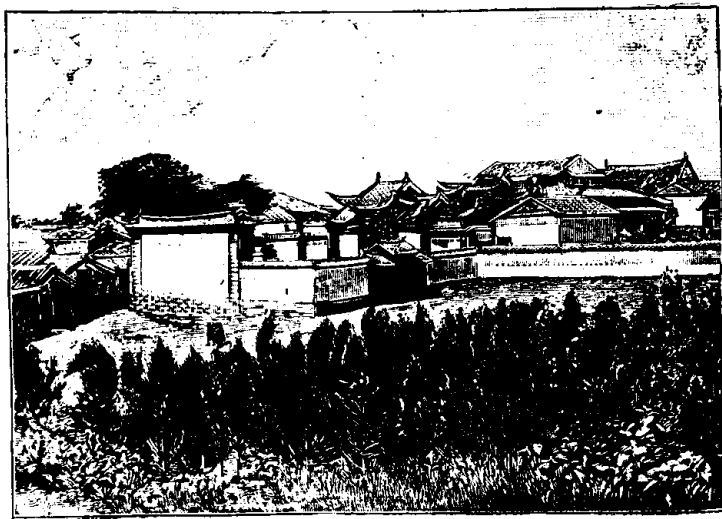


1. Villa "La Chambrère" résidence d'été de M. J.-G. H. Bergeron, M.P., à Beauharnois. — 2. Le départ de Lachine. — 3. L'arrivée à Bellevue. — 4. L'ombre de "La Chambrère". — 5. Sous les brises du lac

NOTRE BEAU CANADA. — AUX RIVES DU LAC SAINT-LOUIS



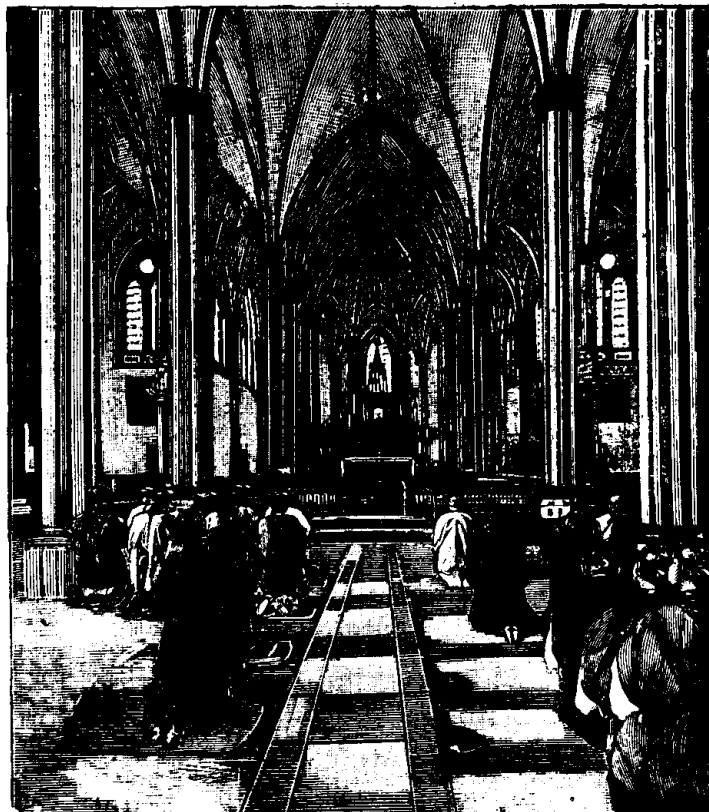
Les remparts de Yunnan-Sen.



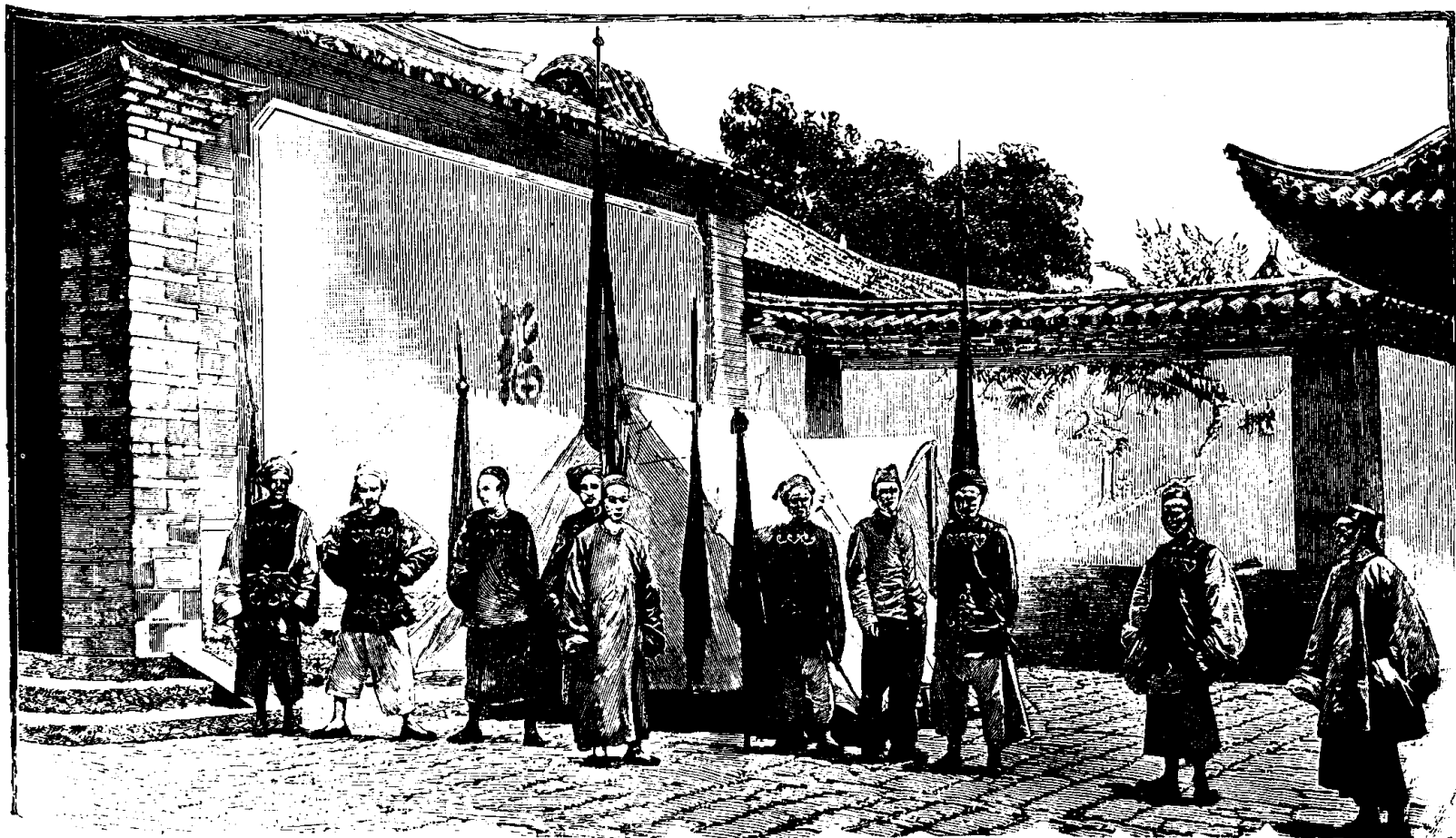
Pagodes des cinq provinces, à Yunnan-Sen



M. PICHON, ministre de France en Chine.



Intérieur de la cathédrale catholique de Pékin.



LES EVENEMENTS DE CHINE. —Garde de réguliers chinois devant la demeure des Français à Yunnan-Sen

AUX RIVES DU LAC SAINT-LOUIS

(Voir gravures)

Le samedi 23 juin dernier, une grande partie de nos confrères du personnel du *Journal* s'en allaient ensemble inaugurer, par une joyeuse fête en famille, une série de réunions appelées à cimenter la solidarité des travailleurs. Les différents services : rédaction, administration, composition, expédition, annonces, étaient dignement représentés, dans un groupe d'une quarantaine de gais expéditionnaires.

Pour but de cette excursion inaugurale on avait choisi l'un des points les plus pittoresques qu'offrent nos campagnes environnantes : Bellevue, sur la rive sud du lac Saint-Louis, aux confins des comtés de Beauharnois et de Chateauguay. C'est un délicieux coin de verdure, se mirant avec coquetterie dans les reflets de ce grand bras d'argent qu'allonge le Saint-Laurent, au lac Saint-Louis, pour enlacer les îles agrestes du bassin de Chateauguay. Le printemps et l'automne, pêcheurs et chasseurs s'y trouvent au centre d'un pays de Cocagne, pour y poursuivre les exercices de leur prédilection. Les touristes, l'été, s'y sentent attirés invinciblement par les attraits charmeurs des plus fraîches retraites, des plus paisibles solitudes.

On allait donc à Bellevue. Après une course endiablée sur l'électrique du Parc et de l'île, nos excursionnistes arrivaient à Lachine, où le yacht *Mona*, sous vapeur, pavaisé aux couleurs anglaises et à celles du *Journal*, les attendait pour leur faire passer le lac Saint-Louis.

Mais deux photographes amis faisaient partie de l'expédition, et force fut bien d'aller, à l'abri de la grande digue qui délimite l'entrée du canal Lachine, exposer sous "le feu" de ce double objectif le pimpant *Mona*, avec sa cargaison vivante, très vivante même !

Puis, il fallut abandonner au grand quai de Lachine quelques-uns des compagnons, qui ne pouvaient accompagner plus loin l'expédition. Et vogue la galère, le cap sur Bellevue !

Le pilote amateur qui avait pris la roue, mena l'affaire comme un vieux loup de... lac. La navigation se fit sans encombre, même à travers les passes délicates qu'offre le détroit, se développant entre la terre ferme, au sud, et au nord, le groupe d'îles dont s'émaille la nappe limpide du lac Saint-Louis, avec le même effet qu'une vaste corbeille de neige étincelante au soleil, et semée de touffes de verdure qui garniraient ses bords.



Le monument de Copernic, à Cracovie.

Ce passage du lac Saint-Louis est connu sous le nom de rivière Chateauguay, ou sous l'appellation plus populaire de chenal à Tambo. Des malins, en souvenir des travaux qu'y fit exécuter le député fédéral de Beauharnois, pour le rendre accessible aux bateaux caboteurs de Beauharnois et Chateauguay, ont même surnommé ce passage "le chenal à Bergeron."

Quoi qu'il en soit, le *Mona* parvint à bon port, au milieu des actes d'admiration qu'arrachait à ses passagers le panorama superbe s'offrant à leurs yeux. L'artiste du *MONDE ILLUSTRÉ*, qui était de la fête, ne voulut pas manquer un si joli spectacle, et du haut du pont il photographia le groupe des excursionnistes au moment du débarquement, et avant la débandade pour courir sous bois ou le long des grèves. C'est la deuxième des vues qu'offre notre journal dans la série : "Aux rives du lac Saint-Louis."

Plus tard, quelques-uns des pique-niqueurs prenaient le frais, bien à leur aise, en face du confortable campement sportif de M. l'avocat O. Goyette, le pilote-amateur, dont l'établissement avoisine celui où l'excursion avait pris pied. L'artiste profita de ce moment pour obtenir une troisième épreuve : "Sous les brises du lac."

Sur la fin de l'après-midi, on se rendait à Beauhar-

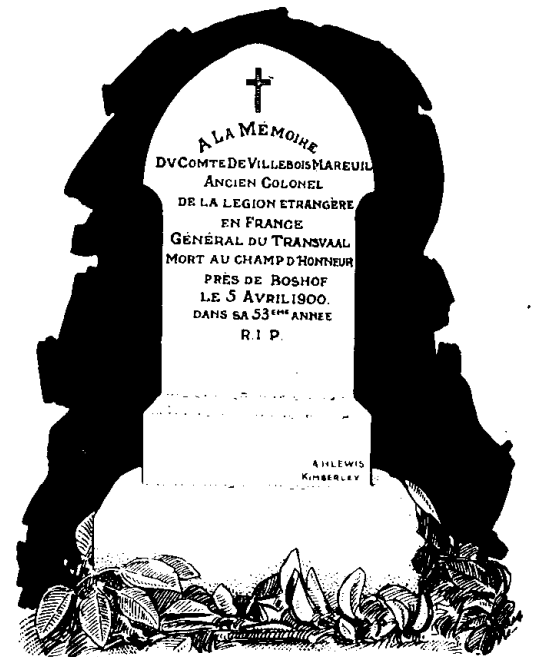


La statue de Rochambeau.

nois, où le personnel du *Journal* et ses amis invités étaient l'objet d'une cordiale réception à la villa "La Chaumière", dont Mme Bergeron leur fit gracieusement les honneurs, en l'absence forcée de M. Bergeron, M.P., que des engagements antérieurs retenaient ce jour-là, dans la province d'Ontario.

Pour conserver dignement le souvenir de cette phase particulièrement agréable dans leur excursion de début, nos amis du *Journal* sollicitèrent de leur charmante hôtesse la faveur de poser en sa compagnie pour une épreuve photographique. Cette requête fut accordée de bonne grâce, et c'est le groupe qui apparaît au numéro quatre de notre série. Enfin, l'artiste voulut photographier la villa elle-même, et il obtint de le faire au moment où Mme Bergeron et son beau-frère, notre confrère M. J.-M.-A. Denault, secrétaire de la rédaction au *Journal*, étaient à causer ensemble sur la piazza.

Les excursionnistes, alors, prirent congé, à regret, de "La Chaumière" et de ses aimables hôtes, pour aller s'embarquer sur le *Mona* et regagner leur base d'opérations, à Bellevue. Ils en repartirent, les uns par eau, les autres par chemin de fer, tous très obligés envers M. Roy, le maître de céans, et les dames si avenantes qui les avaient accueillis à Bellevue avec une si parfaite amabilité.



L'épitaque de Villebois-Mareuil.

SOUS L'ŒIL DU PUBLIC

L'ÉPITAQUE DE VILLEBOIS-MAREUIL

Nos lecteurs ne verront pas, sans émotion, l'humble épitaque qu'on a élevée en Afrique, au général Villebois-Mareuil, le héros français de la guerre transvaalienne. C'est un souvenir que nos lecteurs seront heureux de posséder.

LA STATUE DE ROCHAMBEAU

On a inauguré à Vendôme, le 10 juin, la statue élevée au maréchal-comte de Rochambeau, né en 1725 dans cette ville, dont il fut nommé gouverneur en 1749. Il comptait déjà de glorieuses campagnes et s'était signalé à Namur, à Maestricht, à Clostercamp, lorsque, étant lieutenant-général, il fut envoyé en Amérique, à la tête de six mille hommes et, avec La Fayette, prêta son concours à Washington pour imposer à l'armée anglaise la capitulation de York-Town, épisode final décisif de la guerre de l'indépendance.

La statue découverte dimanche dernier, aux accents alternés de la *Marseillaise* et de l'*Hymne Américain*, a été exécutée par M. Haman.

LE MONUMENT DE COPERNIC A CRACOVIE

Le 8 juin, en présence d'un public nombreux et de députés des corps savants de tous les pays, on célébra solennellement le cinquantième anniversaire de l'Université de Cracovie, une des plus anciennes du monde. Au programme des fêtes, figurait l'inauguration d'une statue de Copernic, élevée aux frais du gouvernement dans la cour de l'Université. Né à Thorn, à l'époque où cette ville était polonaise, Copernic, avant d'aller se perfectionner à Bologne, était venu à Cracovie, étudier le grec, le latin, la philosophie et la médecine ; aussi le monument commémoratif le représente-t-il vêtu du costume d'étudiant. Le célèbre astronome considère attentivement un globe céleste ; à ses pieds pousse d'un jet vigoureux le laurier symbolique.

Cette statue est l'œuvre du sculpteur Cyprien Godebski, auteur du monument colossal d'Adam Mickiewicz, inauguré l'an dernier à Varsovie. D'origine polonaise, M. Godebski est né en France et réside depuis longtemps à Paris.

LES ÉVÉNEMENTS DE CHINE

Yunnan-sen ou Yunnan-fou est une ville de 80,000 à 100,000 âmes bâtie en partie sur une petite colline. On y accède à travers une interminable rue, dirigée à peu près d'est en ouest, et où est concentré tout le commerce du sel. Quand on arrive dans ce faubourg, on a déjà franchi les fossés qui constituent les défenses avancées de la capitale du Yunnan. Au pied des murailles proprement dites, près de la porte du Sud se tient le marché aux vivres...

KODAK.

A Pékin, les légations des diverses puissances sont toutes groupées dans une rue de la ville mandchoue, au sud-est de la cité impériale. La légation française a pour voisines celles du Japon et de l'Italie. Des banques, des hôtels, des magasins européens séparent les légations, qui se composent généralement d'un vaste enclos entouré de murailles de briques. La longueur de la rue est d'environ un kilomètre. Une petite garnison de 250 gardes de diverses nationalités et autant de civils capables de tenir un fusil, voilà toutes les forces dont dispose ce petit quartier européen pour se défendre.

Quant aux églises, trois sont dans la ville mandchoue. Mais la cathédrale se dresse dans la ville impériale même, où elle est entourée de tout un ensemble de constructions qui constituent le Pé-t'ang. L'emplacement du Pé-t'ang a été changé après la guerre du Tonkin ; l'église et les bâtiments qui l'environnent actuellement ont été inaugurés en 1888.

NOS FLEURS CANADIENNES

LA VIGNE SAUVAGE

« A la découverte du Canada, lorsque Jacques-Cartier monta le fleuve Saint-Laurent, en 1535, avec son équipage à bord de la petite et de la grande Hermine, il aborda une île solitaire, sur laquelle on remarqua une si grande quantité de vignes sauvages qu'on lui donna le nom de "l'Isle de Bacchus", aujourd'hui appelé "Ile d'Orléans".

« C'était au mois de septembre, l'un des plus beaux mois climatiques de l'année, au Canada, que cette île devait recevoir la visite inattendue d'Européens enchantés à la vue de ce vignoble de la nature, dont les vignes courbées sous le poids de leurs fruits déjà mûris par les premières gelées de l'automne, allaient être saisies par des mains étrangères pour la première fois.

« Entre autres choses, nous voyons là un fait qui affirme pour toujours que cette vigne n'a pas été importée et qu'elle est vraiment indigène. »

Les lignes qui précèdent sont extraites d'une petite brochure qui porte pour titre : *Traité sur la culture du raisin sauvage*, par Arthur Desfossés et qui a été publiée en 1889. Voilà déjà dix ans. Dans ce traité l'auteur a voulu démontrer que notre vigne canadienne est "susceptible de devenir l'une des grandes ressources du pays". L'ouvrage me paraît bien fait au point de vue pratique et si nos compatriotes n'étaient pas si routiniers et si apathiques, il est certain qu'il aurait dû contribuer au développement de cette culture.

M. le docteur Eugène Dick, le romancier connu, a de son côté, publié une série d'articles sur ce sujet,

dans *l'Electeur*, de l'année 1889, sans réussir à réveiller nos paysans de leur torpeur. Il faudrait semer cette idée dans les écoles et la faire germer parmi les jeunes générations. Ce serait peut-être le seul moyen d'arriver à un résultat quelconque, mais il n'entre pas dans mon but de développer cette question, et je me borne à la signaler.

Les abbés Provancher et Moyen, dans leurs flores, nomment et décrivent la vigne à feuilles cordiformes ou la vigne des rivages et la vigne à feuilles cotonneuses comme les deux seules espèces indigènes. Ce qui m'intrigue, c'est que ni l'un ni l'autre ne se donnent la peine de nous dire qu'on peut en faire du vin. Pourtant, il est bien certain que ces deux espèces ont une valeur marchande comme fruits de table et pour la fabrication du vin.



Longtemps après la découverte de Jacques-Cartier, Pierre Boucher écrivait (1664) : " Il y a aussi abondance de vignes sauvages qui portent des raisins : le grain n'en est pas si gros que celui de nos vignes de France, ny les grappes si fournies ; mais je croy que si elles estoient cultivées, elles ne différeraient en rien : le raisin en est un peu âcre, et fait de gros vin, qui tache beaucoup, et qui d'ordinaire est meilleur un peu après que l'année qu'il est fait. "

Il avait prévu juste en partie. C'est de la vigne à feuilles cotonneuses qu'on est arrivé, par la culture, à produire les variétés Catawaba, Isabella, etc., qui sont d'un grand rapport, au sud d'Ontario. Pourquoi, n'arriverait-on pas, avec le temps, à améliorer la vigne à feuilles cordiformes ?

Jusqu'ici on a négligé la culture de la vigne, dans la province de Québec, parce qu'elle n'avait pas le temps de mûrir ses fruits avant les froids, mais voici qui est consolant : " Notre vigne sauvage a l'avantage sur les autres vignes de ne pas redouter les gelées précoces de nos automnes ; au contraire, sa supériorité sur l'autre vigne consiste en ce que la maturité de son fruit n'est complétée que par ces premières gelées que l'on craint tant pour les vignes étrangères dans les autres pays comme au Canada (Desfossés). "

Les Anglais ont bien saisi cette particularité, puis, qu'ils lui ont donné le nom populaire de " Frost grape. "

Si Bernardin de Saint Pierre avait connu ce fait il n'eût pas manqué de le consigner dans ses " Études de la nature ", où il a voulu faire voir les harmonies qui existent entre les plantes et les éléments.

Notre devoir est d'être reconnaissant envers la divine Providence qui nous a fait un si beau cadeau, et nous devrions le témoigner en cultivant la vigne qu'il nous a destinée. Ensuite, elle est si peu exigeante ! Donnez lui vos terrains pierreux, vos ravins et vos côteaux, elle s'en contentera.

Et bientôt, vous respirez en juin, l'odeur suave de la fleur verdâtre qui rappelle le parfum du réséda, vous cueillerez en octobre ses petites baies bleu foncé, rendues agréables par la rude caresse du froid, et vous aurez un fruit de vente facile, à bon prix, que nos ménagères convertiront en d'excellentes confitures ou en un bon petit vin.

Que de terrains d'une culture difficile pourraient ainsi devenir d'un bon rapport ? Quelle richesse ne serait-ce pas pour notre province ? Mais je m'aperçois que je dépasse mon but qui est de vous faire reconnaître cette plante et de vous en rapporter succinctement l'histoire. Libre à vous, si votre curiosité est piquée, de faire un pas de plus et d'en essayer la culture.

E.-Z. MASSICOTTE.

Toto.—Un financier est un homme qui gagne énormément d'argent, n'est-ce pas ?

Le père.— Non, c'est un homme qui met la main sur l'argent que d'autres ont gagné.

Entre poètes :

—Oui, mon cher, j'ai presque terminé ma tragédie, mais je ne sais pas comment faire mourir mon héros au cinquième acte.

—Si tu lui lisais les quatre premiers.

La mère.—Si tu ne cesses pas de pleurer, je vais te donner la fessée.

Toto.—Et moi je vais dire au conducteur que j'ai plus de sept ans.

CHOSSES ET AUTRES

—En Serbie les avocats n'ont pas le droit de siéger au Parlement. Chez nous les avocats se croient seuls ce droit ; autres pays, autres coutumes.

—Les souscriptions anglaises pour les sinistrés de Hull et Ottawa ont atteint \$400,000. Voilà qui est reconnaître noblement les services rendus.

—Le trésor de guerre russe est en fermé dans la forteresse de Cronstadt, dans l'île Kotlin, sur le littoral du Golfe de Finlande.

—Le Juif est, depuis dix-neuf siècles le constant et implacable ennemi des chrétiens. Le Talmud entretient cette haine, la recommande et lui promet les bénédictions célestes.

—Un savant a calculé que si un homme pouvait sauter aussi loin qu'une puce—toutes proportions gardées—il irait d'un seul bond, de Chigago à Saint-Louis.

—L'adresse des Boers à manier le fusil, inspire à la France l'idée d'avoir le tir obligatoire. Tout Français serait ainsi, dès son enfance, un tireur adroit, expert.

INSTITUT DU DR W. LYONS-GAUTHIER

No 327 rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell, Est, 708. Consultations gratuites.

—Les habitants de Siam croient qu'après la mort, l'âme prend sept jours à faire le trajet entre le ciel et la terre ; et par conséquent, ils prient continuellement durant ce temps pour que le voyage s'accomplisse avec bonheur.


LE MAL N'ATTEND PAS

Du refroidissement au rhume, du rhume à la bronchite et la consommation il n'y a qu'un pas, vite franchi, si l'on n'emploie pas le *Baume Rhumal* en temps.

—Pour produire une livre de thé, il faut à peu près 12 plantes ordinaires.

RESSOURCE PRÉCIEUSE

Quelle ressource précieuse que le fameux *Baume Rhumal* ; il guérit comme par enchantement les rhumes les plus obstinés.



L'Institut d'Optique Américain

Seule Maison à Montréal, faisant la spécialité directe dans la fabrication de Verres "cristal de Roche," diamant et combinés, etc., à Lunettes et Lorgnons, etc., taillés et ajustés à ordre et sur commandes exclusivement, selon la Force de la Vue et guérissant les maladies d'Yeux, les inflammations de toutes sortes, donnant l'énergie et la vigueur aux Nerfs Optiques et rendant la Vue Forte pour bien Voir de Loin comme de Prés.

Tous nos Verres optiques ophthalmiques, et Pierres cristallines combinés, cylindriques et sphériques, concaves ou convexes, sont importés des plus célèbres manufactures des E.-U., et d'Europe, et confectionnés ici, à l'Institut, pour la guérison d'yeux. Venez et voyez.

Avis. —Riches comme pauvres, grands et petits, jeunes ou vieux sont conseillés et examinés gratuitement par nos Opticiens Spécialistes gradués ayant plusieurs années d'expérience aux États-Unis et en Europe.

Notice.—Si vous tenez à vos yeux, n'achetez jamais de Lunettes ou Lorgnons des Peddlers ou des passants à domicile, car les hôpitaux sont remplis de leurs victimes. Ven z nous consulter avant de vous risquer à devenir aveugles.


Ouvert de 8 hrs a.m. à 8 hrs p.m. Dimanche 1 à 4 hrs.

Toutes prescriptions d'Oculistes seront soigneusement remplies.

Institut d'Optique Américain

1856 rue Ste-Catherine, Coin rue Cadieux
2e porte à l'Est

MONTRÉAL.



LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Miss Hélène Gould, la richissime belle-sœur du comte Boni de Castellane, vient de faire un don de 3 millions de dollars au collège de Berea, dans le Kentucky.

Un train arrêté par des chenilles. Cela paraît invraisemblable, mais n'en est pas moins authentique. Dernièrement en Europe, entre Lutterbach et Cernay ; dans la forêt, un train de marchandises n'a pas pu passer, la voie était couverte d'une épaisse couche de chenilles qui a fait patiner les roues de la locomotive. Le train a éprouvé une heure de retard.

En jouant, quelques enfants ont trouvé sous une roche qui domine la maison du receveur ruraliste de Lamours, un amas de piécettes en bronze au nombre de plus de 2,000. Il y a des sols, des gros, des angrognés, des deniers, des oboles, recouverts d'une platine blanche et brillante donnant l'illusion de l'argent. Presque toutes ces pièces sont à l'effigie de Charles-Quint. C'est le trésor d'un pauvre homme trésor enfoui là depuis trois siècles.

La *Good save the Queen*, *The Hall Columbia*, l'hymne américain, 28 ; la *Marseillaise*, 29. L'hymne siamois compte 76 mesures ; l'hymne uruguayen, 70 ; l'hymne chilien, 46.

La république de Saint-Marin a l'hymne le plus long et la Chine le plus court. Elle n'en a pas. Celui ou ceux que certains ont donnés comme tels, ne sont que des airs plus ou moins populaires de la musique fort primitive des célestes.

Un phénomène assez rare vient de se produire en Belgique. Des nuées de gros insectes ailés, de l'apparence des libellules, se sont abattues par centaines de mille en certains endroits. A Anvers notamment, les habitants étaient obligés de se garantir le visage pour éviter le contact de ces insectes, tellement leur masse était considérable.

A Bruxelles, les gamins ont organisé une véritable chasse avec des filets à papillons.

L'autre soir, en sortant du cirque, M. Allan Wood résidant à Boston est allé avec sa femme dans un restaurant pour manger des "clams" ; ce sont des coquillages qui ressemblent beaucoup à la clovisse française. Dans un de ces "clams" qu'on lui a servis, M. Wood a trouvé une très grosse perle. Il l'a montrée à un joaillier qui lui a dit que si la perle, une fois nettoyée était d'une belle eau, elle vaudrait 18,000 dollars, une petite fortune. M. Wood ne regrette pas d'avoir soupé un soir avec sa femme.

On peut atteindre, paraît-il, un âge fort avancé sans absorber de liquide. C'est le cas de Mme Vaguet, dame de compagnie chez un propriétaire de Sainte-Marie-en-Py (France). Elle est aujourd'hui âgée de soixante ans et elle se porte à merveille. Or, non seulement elle n'a de sa vie ni vin, ni bière, ni cidre, ni sirop, ni lait, ni liqueur, mais jamais la plus petite goutte d'eau n'est entrée dans son gosier.

Mme Vaguet mériterait d'être nommée présidente de la Société de Tempérance.

Le tir contre la grêle en Europe, avec des canons spéciaux prend de l'extension. Près de 2000 stations de tir contre la grêle ont été créées en Italie et d'au-

tres ailleurs à l'étranger ; 50 stations vont être établies cette année dans le Beaujolais, dans la commune de Denicé. Le prix du canon et de son abri est de 35 dollars environ ; la charge est de 100 grammes de poudre. Chaque station doit tirer environ 50 coups de canon pour obtenir la préservation du vignoble pendant la formation d'un orage à grêle. Un canon protège environ 25 hectares. Pourquoi n'essaierait-on pas la chose au Canada ?

Une rencontre peu ordinaire vient d'avoir lieu dans les environs de Paris, entre deux charretiers, MM. Falgat et Ricci. L'arme choisie était le fouet. En effet, quelle autre arme pourraient donc choisir deux cochers ? Accompagnés de leurs témoins, les deux adversaires ont mis habits bas. Dès la première reprise, Ricci était atteint au front et Falgat au visage. A la seconde reprise, l'engagement devenait sérieux. Couvert de coups, le corps ensanglanté par la terrible lanière, Ricci tombait évanoui, terrassé par la douleur. Les témoins l'ont transporté d'urgence à l'hôpital de Nanterre.

Les écoliers devaient être tentés de suivre l'exemple donné par tant de travailleurs qui se mettent en grève. *L'Express* nous raconte que tous les élèves de la classe supérieure de la Mittelschule ont fait l'école buissonnière le même jour. De retour au collège, ces jeunes émancipés déclarèrent à leur directeur qu'ils refusaient de se rendre désormais à la leçon d'anglais durant laquelle ils étaient "surmenés et maltraités." Ces modernes écoliers réclament ainsi une diminution des heures de travail, comme la plupart des compagnons grévistes. Ils l'obtiendront peut-être moins facilement que ceux-ci.

L'enlèvement des ordures ménagères, à Paris, coûtait 1,885,900 francs en 1893 ; il va revenir pour 1900 à 3,200,000 francs. Le conseil municipal, devant une telle augmentation de dépenses, avait chargé la troisième commission d'établir un nouveau régime qui ramènerait les dépenses à un chiffre normal et donnerait plus de sécurité au point de vue de l'hygiène. M. Le Breton, rapporteur, a présenté récemment un travail qui a été adopté par le conseil. Pour une période de cinq années, du 16 juillet 1901 au 15 juillet 1906, le mode actuel de procéder dans les arrondissements chiffrés de 11 à 20 est maintenu. La collecte et le transport, par tombereaux clos et couverts, des ordures ménagères des dix premiers arrondissements se fera par le broyage. La dépense annuelle sera de 2,306,480 francs.

Nous n'avons rien découvert, rien inventé, rien créé. Les choses dont nous nous étonnons le plus étaient connues de nos aïeux—à ce qu'il paraît.

En 1768, la Société Africaine qui venait d'être fondée à Londres, chargea deux voyageurs d'explorer le continent africain. A l'un d'eux, Leyyard, fut dévolu le soin de le traverser de l'est à l'ouest, sous la latitude du Niger.

Dans son journal, on lit à la date du 30 août :

"J'ai trouvé dans un village une machine avec laquelle on fait un jeu pareil à celui que j'ai vu faire avec la même machine dans un village russe. C'est une roue avec des sièges suspendus, sur lesquels on tourne et retourne les uns par-dessus les autres."

D'ailleurs tout le récit aboutit à cet éternel refrain : "J'ai vu cela ailleurs."

Le plus grand philosophe, le plus grand penseur, le plus grand savant des temps passés et présents est

donc Salomon qui le premier remarqua : il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Mais peut-être un autre l'avait-il déjà dit avant lui !

Dans une conférence qu'ils viennent de faire à Marseille, deux ingénieurs de cette ville, MM. Dubs et Laffitte, nous font connaître—sur le papier, il est vrai, mais par des calculs infailibles—un progrès énorme dans le fonctionnement des services postaux. Leur transporteur électro-automatique, véritable fusée électrique, parcourant 250 kilomètres (190 milles) à l'heure, franchira en 3 h. 25 la distance de Paris à Marseille ; en 1 h. 20 la distance de Paris à Bruxelles. et, si la malle des Indes adopte ce système, les lettres, les journaux, les colis seront transportés en quatorze heures de Londres à Constantinople. C'est une révolution dans le service des postes.

Ce véhicule a la forme d'un cigare métallique, long de dix-huit pieds, qui filera le long des voies ferrées, sur des câbles établis sur pylônes. Il renferme les organes nécessaires à la mise en marche et à l'arrêt automatique. Par cette découverte, les lettres et les journaux nous parviendront plus rapidement qu'une dépêche, les jours où le télégraphe est encombré.

L'Académie des sciences de Vienne, vient de décider la création d'archives phonographiques qui pourront redire aux générations futures comment leurs ancêtres se sont exprimés, comment ils ont parlé à la tribune ou dans la chaire, comment ils ont déclamé ou chanté au théâtre. Désormais, les orateurs, les acteurs et les chanteurs célèbres, qui jusqu'ici n'avaient joui que d'une gloire relativement éphémère, passeront à la postérité au même titre que les sculpteurs et les peintres les plus illustres. Les archives phonographiques se divisent en trois parties : la première comprendra les langues et dialectes européens à la fin du dix-neuvième siècle, puis successivement les langues des différents peuples de la terre ; la deuxième sera réservée à la musique ; enfin, la troisième renfermera les discours et les paroles des grands hommes, de telle sorte que le caractère et l'accent de leur langage soient conservés. Une commission de savants s'occupe actuellement de la manière de mettre ce projet à exécution. Elle propose de remplacer les plaques résineuses réceptrices des sons du graphophone, employées jusqu'ici, en plaques en métal qui résistent mieux à la durée du temps. On s'occupe également en France de créer des archives phonographiques.

Tout le monde sait que la terre, humectée ou fraîchement remuée, dégage une odeur particulière, dont on a bien souvent recherché la cause sans y réussir d'une manière absolument satisfaisante. La revue *Knowledge* vient de publier sur ce sujet un travail intéressant et que signale la *Revue Scientifique*. D'après l'auteur de cette notice, M. Clarke Nuttall, cette odeur est due, à n'en pas douter, à la présence de bactéries qui ont été étudiées dans ces derniers temps, les *cladothrix odorifera* qui se trouvent dans la terre, marsees en colonies d'une apparence d'un blanc laiteux. Individuellement, les bactéries sont incolores en forme de cordon ; elles augmentent numériquement en se subdivisant d'une façon continue en deux dans le sens de leur longueur et produisent un gaz qui, en se volatilissant, donne l'odeur spéciale que l'on connaît.

Le *cladothrix odorifera* est capable de résister à des périodes prolongées de sécheresse ; son développement s'arrête alors, mais sa vitalité reste latente et l'arrivée de l'eau suffit pour lui rendre sa vigueur.

Pourtant, l'humidité est une condition nécessaire de vie active ; c'est pourquoi, sans doute, l'odeur de terre est surtout perceptible après la pluie ; du reste le produit odorant sécrété se comporte comme l'eau pour la vaporisation. De même, l'odeur plus nette pour la terre fraîchement remuée s'expliquerait par le fait que la terre est plus humide dans les couches sous-jacentes qu'à la surface et que, ces couches étant amenées à l'air, il se produit une évaporation plus active.

PRIME GRAPHOLOGIQUE

La graphologie n'est rien moins que la photographie de l'âme.

Pour les analyses graphologiques envoyer une page au moins de l'écriture naturelle de la personne dont on veut connaître le caractère, c'est-à-dire que cette écriture soit prise dans une lettre que la personne a tracée, sans pouvoir se douter que cette lettre est destinée à une analyse ; il faudrait également que l'écriture ne soit pas une dictée, car dans ce cas la personne en écrivant change sans s'en apercevoir le caractère intime de son écriture.

Joignez à l'envoi de l'écriture à analyser, cinq cents en timbres-poste, et l'analyse paraîtra dans un prochain numéro du journal.

Adressez toutes communications concernant ce sujet comme suit : Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

Jacques Beaumont.—Vous passez successivement de l'orgueil de comparaison à l'orgueil excentrique c'est-à-dire, après vous être élevé au-dessus des autres, soit par votre position sociale ou intellectuelle vous commettez des actes excentriques afin de vous mettre en évidence. Du dévouement vous passez à des sentiments d'égoïsme, mais ce qui ne change pas, monsieur, c'est votre nature sensible et douce, votre bienveillance et vos grandes vivacités. Ténacité, ambition ; sentiment de l'art ; l'idéalisme est plus prononcé sans cependant détruire le côté déductif ; capable de penser, de trouver et de réaliser ; attitudes artistiques ou littéraires ; sensualité ; votre franchise spontanée et votre vivacité font quelques fois que vous dites votre façon de penser un peu brutalement ; esprit vigoureux auquel la lutte ne repugne pas. Jugement sain et sûr ; ordre ; attention ; prudence ; nature facile à conduire.

Gusta.—Le point le plus remarquable dans votre écriture est votre persistance au but ; aucune noblesse ; esprit attentif ; orgueil de comparaison très marqué ; orgueil de vous-même ; obstination ; économie ; très peu attachée aux jouissances terrestres ; nature aux aspirations modérées ; franchise ; esprit régulier ; nature pondérée ; jugement sain ; ordre ; promptitude ; n'aime pas à imposer son idée ou à conduire ; la tête surveille le cœur.

Zouave.—Vous mettez en pratique le principe américain : le temps est de l'argent. Homme pratique, connaissant la valeur du temps. Sensualité ; un peu d'exaltation, sans cependant causer confusion d'idée ; grande défiance ; prudence extrême ; dévouement ;

grande douceur ; logique presque poussée jusqu'au sophisme ; distrait, grande inégalité de résolution : nature franche et simple ; les choses officielles vous plaisent peu ; jugement sain ; diplomatie loyale n'aime pas à imposer son idée ; facile à être dominé ; aucune vivacité ; amour et sensibilité ; puissance de se faire arriver ; le cœur gouverne la tête ; crainte de déplaire. Votre seule forme de volonté est l'obstination douce. Esprit incapable de se donner une direction suivie.

Léopold.—Franchise incapable d'aucune ruse ; ambition ; grande douceur ; volonté ; faible ; prudence ; un peu de vivacité ; très peu disposé à se sacrifier pour les autres ; bon jugement ; orgueil de vous-même ; sensibilité contenue. Vous vous raidissez contre les bons mouvements de votre cœur. Votre lettre est trop courte.

Cupricieuse.—Très joli votre caractère ; très aimable, pas orgueilleuse du tout ; toujours badinant, riant, votre légèreté d'esprit, votre esprit gracieux, avec votre cœur sensible et aimant, vos sentiments de l'art, votre humeur toujours égale, tout cela fait de vous une personne aimable. Mais à côté de cela vous êtes gourmande, obstinée et un peu prétentieuse ; vous êtes diplomate et ambitieuse, vous atteignez ordinairement votre but par des détours et par des ruses. Imagination un peu mouvementée ; un peu de vivacité ; ordre.

Cœur brisé par E.—Vous voulez savoir si vous avez un bon goût, certainement que oui vous diront toutes les personnes qui sont curieuses comme vous ; vous êtes aussi originale, avec un esprit exalté qui cause un peu de confusion d'idées ; orgueil de vous-même, sentiments personnels, légèreté d'esprit, rien de grave chez vous, goûts de vie brillante ; résolutions changeantes et principalement en rapport avec l'économie ; à part d'un peu de ténacité, il y a absence complète de volonté ; ordre ; nature ne sachant rien cacher de ce qu'elle pense ; vous êtes portée à la mélancolie ; vous êtes facile à conduire ; sensibilité, amour et persistance dans ces dernières qualités, malgré votre nature mobile.

Roberte dans l'île.—Merci de la confiance que vous avez eue en moi en signant votre nom. C'est la seule et bonne manière d'avoir la véritable vérité. Vous avez une volonté et une ambition hors du commun pour une personne du sexe faible. Si vous voulez être plus aimable soyez moins rude ; vous êtes d'un entêtement et d'une intraitabilité inconcevables ; et si vous voulez vous en corriger vous en êtes capable car vous avez un jugement sain et vous voyez les choses clairement. Orgueil ; ruse ; ordre ; aucun goût artistique ; vous avez la belle vertu de dévouement ; toujours prête à

vous effacer pour le bonheur des autres ; résolutions inégales ; vous êtes portée à juger en bien ; aucune défiance ; le cœur est bon, c'est la tête qui fait défaut.

Heureuse Baunette.—Vous êtes très coquette ; vous devez porter de jolis colifichets, car vous aimez beaucoup à paraître et à plaire. Un peu d'égoïsme et beaucoup de douceur ; enthousiasme et esprit romanesque ; prudence ; ordre ; esprit trop mouvementé ; amour et sensibilité. Vous avez quelques moments d'impatience, mais ce n'est pas sérieux, car vous êtes de volonté faible. Humeur assez égale ; communicative ; juste milieu entre idéaliste et logicien. Il est facile de vous influencer ; puissance de se faire aimer ; jugement puissant qui résiste à l'exaltation ; raillerie.

Alma.—Esprit sobre contenu ; sentiment de l'art ; absence de toute recherche ; contentement de soi ; vue nette des choses ; aptitudes mathématiques ; satisfaite de la position acquise ; caractère élevé ; noble ; douceur ; très peu communicative ; jugement sain et précis ; calme ; originalité ; esprit gracieux ; forte volonté ; petites vivacités, mais douces ; plus idéaliste que logicienne ; prudence. La tête surveille le cœur ; sensualité.

D'une Villageoise.—Qu'avez-vous fait de votre cœur, où est cet amour, cette sensibilité que toute femme doit posséder ? Je n'en vois aucune trace dans votre écriture ; nature calme ; orgueil ; économie, très peu impressionnable, esprit régulier, doux, délicatesse de l'esprit ; jugement sain ; vivacité ; ordre ; opiniâtreté mais douce ; franchise ; clémence.

Ourika la noire.—Il est très difficile de faire de la graphologie avec une écriture au crayon ; mais cependant pour cette fois je vous dirai les signes les plus certains qui sont : grande timidité ; orgueil de supériorité ; égoïsme ; économie ; forte exaltation causant grande confusion d'idées ; obstination ; vivacité ; légèreté ; franchise de nature, mais ruses acquises par expérience.

Alque marine.—Pourquoi vous attacher ainsi aux biens de la terre, vous devez avoir la réputation d'avare parmi vos intimes, si vous n'avez pas cette réputation c'est grâce à ce que vous êtes un diplomate, et qu'il ne vous coûte guère de conter un mensonge. Avec cela vous avez des sentiments vulgaires. Gourmandise ; petites prétentions ; confusion d'idée ; résolution et humeur inégales ; vie de terre à terre ; vous luttez contre les bons mouvements ; vous aimez à être utile à votre prochain, pourvu toutefois que vous ne soyez pas obligée de délier les cordons de votre bourse ; incapable de vous donner une direction ; mon cher ami vous êtes timide, et vous n'avez pas de douceur à revendre, mais vous êtes un homme soigneux et rangé.—P.-N. O.

Où Passez-Vous l'été ?

Allez-vous à la Campagne ou au bord de la Mer ?

Si vous changez de localité il vous faudra boire de l'eau différente de celle que vous êtes habitué à boire, et ce changement d'eau occasionne des maladies d'estomac et des organes digestifs chez un grand nombre de personnes.

VOUS NE SAURIEZ ÊTRE TROP PARTICULIER AU SUJET DE CE QUE VOUS BUVEZ.

En ajoutant une cuillère de

...Abbey's Effervescent Salt

à l'eau que vous boirez vous la rendrez plus salubre que la meilleure eau minérale naturelle.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette préparation peut servir, sera envoyé franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à the Abbey Effervescent Salt Co. Limited, Montréal. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS, 25c et 60c la bouteille.

Before. After. **Wood's Phosphatine,**
The Great English Remedy.
Sold and recommended by all
druggists in Canada. Only reliable
medicine discovered. Six
packages guaranteed to cure all
forms of Sexual Weakness, all effects of abuse
or excess, Mental Worry, Excessive use of Tobacco,
Opium or Stimulants. Mailed on receipt
of price, one package \$1, six, \$5. One will please,
six will cure. Pamphlets free to any address.
The Wood Company, Windsor, Ont.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street Montréal

Le Passe-Temps

est une superbe revue musicale, avec texte et musique qui paraît tous les quinze jours. Intéressante et utile pour professeurs et élèves, 8 pages de texte et 16 pages de musique choisie musique de piano, d'orgue, de violon, de mandoline, duos, etc. Une magnifique prime est donnée aux abonnés d'un an. En vente partout, 5 cents le numéro. Abonnement, \$1.50 par année. S'adresser à J.-E. Bélair, éditeur, 58 rue Saint-Gabriel, Montréal.

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris France.

UNANIMITÉ

Si vous racontez cinquantes mères de familles, elles vous diront toutes que chaque 25c dépensé pour du *Baume Rhinal* leur sauve des piastres.

CRATIS

Nous donnons ce joli **Canif à quatre lames** avec manche en nacre de perle à ceux qui vendent 6 paquets de notre **Poudre à Limonade** à 10 cents chacun. Envoyez votre adresse et nous vous expédierons la Poudre à Limonade franco. Quand vous les aurez vendus, envoyez l'argent et nous vous retournerons le canif gratuitement. Adressez :

GEM NOVELTY CO.
TORONTO, ONT.

—L'Algérie est la seule contrée du monde où le nombre des chevaux surpasse celui des êtres humains.

—Tous les employés de magasins de Paris, hommes et femmes, ont formé une colossale union pour faire réduire les heures de travail.

—Les enfants japonais écrivent mieux de la main gauche que de la main droite, mais avec celle-ci, ils font beaucoup plus d'ouvrage dans un temps donné.

La belle Mme Z..., qui abuse un peu des mixtures tinctoriales, rappelle volontiers ses commencements modestes et le temps où elle était simple petit trottin.

Une de ses amies intimes disait d'elle : —Autrefois trottin, aujourd'hui trop teinte !

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les **LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS**. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

Cook's Cotton Root Compound

Is successfully used monthly by over 10,000 Ladies. Safe, effectual. Ladies ask your druggist for **Cook's Cotton Root Compound**. Take no other, as all Mixtures, pills and imitations are dangerous. Price, No. 1, \$1 per box; No. 2, 10 degrees stronger, \$3 per box. No. 1 or 2, mailed on receipt of price and two 3-cent stamps. **The Cook Company Windsor, Ont.** Nos. 1 and 2 sold and recommended by all responsible Druggists in Canada.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal



CORSET et forme combinés qui se boucle autour de la taille sans lacet.

CORSETS D'ÉTÉ 25 cts et plus.

J. B. A. LANCTOT, 152 Rue St-Laurent,
Tél. Main 3187. Fabricant de Gants.

Une simple application de
COMME Du Dr. Adam
GUERIT LE MAL DE DENTS
Prix : 10 Cents. En vente dans toutes les Pharmacies



A L'ENFANT MALADE
Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.
IL FAUT DORMOL !!!

Service à Thé GRATIS
56 Morceaux
Grandeur en usage dans les familles. Magnifiquement décorés de dessins les plus artistiques.
UNE CHANCE RARE
Vous pouvez avoir ce splendide Service à thé et une douzaine de Couteils à thé fort placage, en vendant notre remède naturel UNETA. Nous ferons ce que nous disons et nous vous donnerons un magnifique Service à thé absolument gratis si vous acceptez l'offre que nous envoyons à chaque personne qui se prévaut des avantages de cette annonce faite dans le but d'introduire rapidement notre célèbre remède UNETA. Ce remède est une cure rapide et positive du Rhumatisme de la Dyspepsie des Maux de tête de la Constipation. Maladies des Femmes, des Reins, etc. Si vous acceptez de nous vendre seulement que SIX paquets à 25 cts la boîte, nous aujourd'hui et nous vous enverrons UNETA par la poste. Quand vous les aurez vendus envoyez-nous l'argent et nous vous retournerons une douzaine de Couteils à thé fort placage ainsi que notre Service à thé de 56 morceaux, le même jour que nous recevrons l'argent. Cet offre est très libérale et elle est faite dans le but d'introduire notre Merveilleuse Médecine dans chaque maison de ce pays. Tous ceux qui ont reçu nos jolis Services à thé et nos Couteils pour avoir vendu notre Remède en sont parfaitement enchantés.
THE UNETA REMEDY Co., To onto, Ont.

Mme VICTOR BREAU

Laissée faible et souffrante après une maladie malheureuse

Prend les Pilules Rouges du Dr Coderre et recouvre la santé

Si, après la naissance de votre enfant, vous êtes restée faible et souffrante, qu'il vous a été impossible de reprendre la routine ordinaire de vos occupations, à cause de votre incapacité et des douleurs que vous endurez, si au lieu de diminuer avec le temps, ces maux se sont aggravés et qu'après plusieurs mois de souffrances et de troubles, vous êtes aussi mal aujourd'hui qu'au premier mois, c'est que vous avez négligé votre santé dans un temps où vous auriez dû y donner une attention toute spéciale.

Un sang pur et riche, des nerfs forts sont toujours le gage d'une santé robuste et d'une recouvrance heureuse.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE donnent appétit et aident la digestion. Elles empêchent les vomissements, fortifient les nerfs, donnent un sommeil paisible la nuit. Elles infusent dans le sang les principes qui donneront la force à votre enfant et à vous l'assurance d'un malade écurte et sans accident.

Voici ce que dit Madame Breau :

"J'ai employé les Pilules Rouges du Dr Coderre pour une faiblesse que je ressentais au creux de l'estomac. J'attribue ma maladie aux fatigues que j'ai endurées lors de la naissance de mon deuxième enfant. Mon appétit était bien mauvais et je pouvais à peine digérer les vivres que je prenais. Mes repas me restaient sur l'estomac et me faisaient beaucoup souffrir. J'étais aussi constipée. Je dormais mal la nuit et me sentais toujours épuisée. J'ai éprouvé du soulagement dès les premières boîtes de Pilules Rouges que j'ai prises. Elles me donnèrent des forces et le sang revint à mes joues. Je pus faire bientôt mon ouvrage



MME VICTOR BREAU

sans fatigue et manger ce que je voulais.

"Aujourd'hui je suis en parfaite santé" et je vous donne la permission de publier ce témoignage afin d'encourager les femmes qui souffrent comme moi à se faire soigner et à se guérir.

"MME VICTOR BREAU,
"Upper Neguac,
"Northumberland, N.B."

La constipation est souvent la cause de beaucoup de troubles d'estomac et la première condition pour une femme malade est de tenir ses intestins réguliers en faisant usage des Tablettes Purgatives du Dr Coderre.

Les médecins spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine répondront avec plaisir à toute lettre qui leur sera adressée et donneront aux dames qui désireraient les consulter, une foule de bons conseils qui, nous en sommes certains, leur seront d'un grand secours. Ils sont à leurs bureaux, au No 274 rue Saint-Denis, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, de 9 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir. Ces consultations sont absolument gratuites.

Les dames qui, à cause de la distance, ne peuvent consulter personnellement les médecins spécialistes, peuvent obtenir le même résultat en leur écrivant. Donnez une description complète de votre maladie et vous recevrez par le retour de la malle tous les renseignements nécessaires à votre rétablissement.

Les véritables Pilules Rouges se vendent toujours en boîte contenant 50 pilules chacune et si votre marchand ne les tient pas, nous pourrions vous les expédier sur réception du prix : 50c la boîte ou \$2.50 pour six boîtes. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Montréal.

LA DÉLICIEUSE PEPTONINE
L'aliment par excellence des **PETITS ENFANTS**
qui croissent et se développent merveilleusement sous son influence bienfaisante. Avec **La Peptonine**, les mères n'auront aucunement à redouter, pour les bébés,
Les MALADIES de l'ÉTÉ
En vente dans les Pharmacies eteries, 25c. la grande boîte.
Gros : F. Coursol, 382 Avenue de l'Hôtel-de-Ville, Montréal.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANEMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES — ÉPUISEMENT — avec les
PILULES ANONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes, 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle.
Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demandez, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts.

Colonial House

SQUARE PHILIPPE.

DEPARTEMENT DE LA PORCELAINES

Une série complète de Service à Dîner, en beaux Dessins, Formes et Décorations, et en une variété de combinaisons, aux prix suivants : \$6.00, \$8.00, \$10.00, \$12.00, \$15.00, \$18.00, \$20.00, \$25.00, et à des prix jusqu'à \$300.
L'attention est attirée sur un Beau Service à Dîner en Décorations Crown Derby, à \$45.00, étant une valeur spéciale à ce prix.
Les Services à Dîner, Patrons Colonial House, avec Bande Jaune et Bleue, et Bord Doré, 116 morceaux. Prix \$25.00.

CAMPAGNE OU PLACES D'EAU.

Services à dîner complets, 97 morceaux \$5.50.
Patrons en Stock : On peut voir un grand assortiment en

DOULTON, WEDGWOOD,
HAVILAND, DELINEERS, Etc., Etc.

AVIS : Ces marchandises étant des patrons en stock, on peut toujours les avoir.
Prix : \$8.00, \$10.00, \$12.00, \$15.00, \$20.00 en montant.
Les prix ci-dessus sont sujets à un escompte de 5 pour cent au comptant.
Les commandes par la poste reçoivent une attention spéciale.
Le magasin fermera à 1 heure p.m. les samedis de juillet et août.

HENRY MORGAN & CO., - MONVREAL.

KODAKS ET FOURNITURES

Nous avons toujours en mains tout ce qui peut servir aux Photographes amateurs

Les ADLAKES sont les meilleurs CAMERAS MAGAZINES faits cette année. Ils contiennent plusieurs nouveautés qu'on ne voit pas dans les autres appareils et on peut s'y fier pour obtenir des résultats magnifiques

Nous venons de recevoir une grande quantité de Kodaks et Caméras, c'est tout ce qu'il y a de plus nouveau sur le marché, venez les voir. Demandez notre circulaire.

GEO. BARRAT,
Marchand de Fournitures Photographiques
2365, Rue Ste-Catherine, Montréal

.. NOTRE GRANDE ..

VENTE de LIQUIDATION d'ÉTÉ

Se continuera tout le mois de Juillet

\$50,000 de beaux meubles pour être écoulés sans considération de ce qu'ils ont coûté.
Escomptes de 10 à 40 p. c.

78 modèles différents de magnifiques ameublements de Chambre à Coucher en Acajou, Erable piqué, Bouleau et en Chêne et une grande variété de Bureaux de toilette dépareillés, Chiffonniers et Tables de toilette pour Dames.

55 Beaux ameublements de salon, 5, 4 et 3 morceaux avec décoration en feuilles d'Or, Dorure, Acajou solide et Bouleau. Quelques-uns magnifiquement incrustés de cuivre et de nacre. Morceaux dépareillés dans une variété infinie. Un assortiment immense de Berceuses et Chaises de fantaisie. Marchandises de toutes sortes en rotin.

Ameublements de salle à manger, nous avons l'assortiment le plus choisi qui ait jamais été exposé, en Chêne Flamand, Chêne Or et Acajou. Ceci est une occasion rare pour les ACHETEURS AU COMPTANT. Ne la laissez point passer inaperçue.

Marchandises emmagasinées jusqu'à ce qu'on en ait besoin.

RENAUD, KING & PATTERSON

652, RUE CRAIG - - 2442, RUE STE-CATHERINE

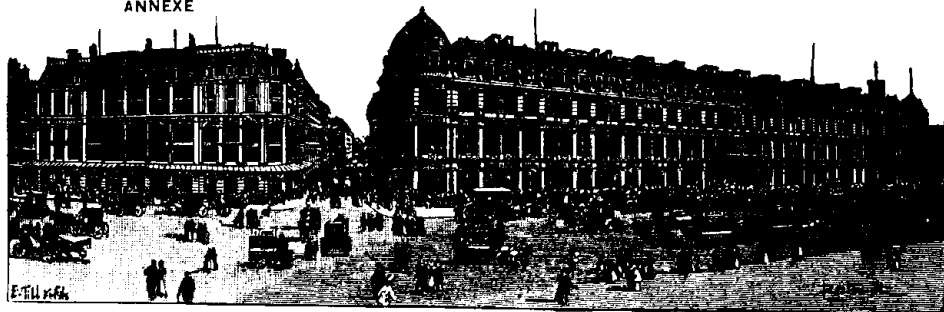
LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année, Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79 Paris.

Nous donnons ce magnifique collier orné de perles et de diamants aux personnes qui vendront seulement 1 douzaine d'élegants paquets d'exquis parfum à la violette à la rose et à l'héliotrope à 10c. chacun.
OFFERT GRATUITEMENT Ce collier comprend 170 perles, 3 brillants, 2 pendants parisiens, et une agrafe ornée d'une magnifique perle. C'est une pièce de bijouterie superbe et tout à fait fashionable, paraissant ainsi bien que les colliers coûtant cent dollars. Écrivez et nous vous enverrons le parfum. Quand vous l'aurez vendu, envoyez-nous l'argent, et nous vous expédierons votre collier dans une belle boîte tous frais payés. HOME SUPPLY CO., Boite 100, Toronto.

AU BON MARCHÉ

PARIS *Maison Aristide BOUCICAUT* PARIS



Magasins de Nouveautés les plus importants du monde entier, à visiter comme l'une des plus remarquables curiosités de PARIS.

INTERPRETES DANS TOUTES LES LANGUES.

TEL. BELL EST 848

Dr Jos. Versailles, L. D. S.
CHIRURGIEN-DENTISTE
No 395, rue Rachel
COIN ST-DENIS
MONTREAL

Heures de consultations : 8 A. M. à 8 P. M.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 Rue Ste-Catherine, Montréal

En vente toutes les semaines les journaux hebdomadaires suivants : Le supplément du Petit Journal, 3 cents, La Mode Nationale, Le Petit Echo de la Mode, Les Annales Politiques et Littéraires, L'Echo de la Semaine, Le Soleil du Dimanche, Le Petit Parisien, Le Journal des Voyages. Parmi les publications artistiques viennent de paraître : La Grande Vie No 7, Les Femmes Galantes, No 3, La Femme et l'Amour complet en 8 fascicules, Le Panama Salon 1900, 20 cents le No, se vendent séparément, L'Exposition de Paris 1900, plus intéressante que jamais, l'ouverture ayant eu lieu le 14 Avril, prix 15 cents le No.

Heures de bureau
9 h. a. m. à 6 h. : p. m.

Tel. Bell
Main 3391

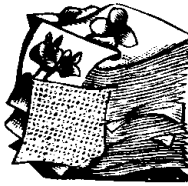
VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.



SOIE Nous avons acheté tous les coupons de soies des plus importantes maisons de soie du Canada, et nous les envoyons en paquets contenant chacun un assortiment choisi la plus belle soie, patrons les plus nouveaux et couleurs brillantes, il y en a assez pour couvrir au delà de 300 pouces carrés Rien ne les égale pour ouvrages de fantaisie. Un paquet par la poste, 15c. 2 pour 25c. en argent. Johnston & McFarlane, Toronto.

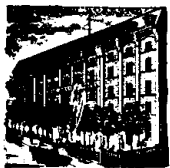


PLUS D'ASTHME

Oppression, Catarrhe,

PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY

Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.



HOTEL RICHELIEU

Nouveau propriétaire

L. A. COTÉ

Ex-Gérant de L'HOTEL RIENDEAU

L'Hôtel a été restauré. Il y aura une direction sans reproche. Excellente cuisine et chambres confortables. Prix populaires.

HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS
LE G.T.R.
ET PRES
DU C.P.R.

Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

Produits PHOTOGRAPHIQUES

Plaques Lumière, extra rapides. Papier Lumière au citrate d'argent.

Le Pascal, le seul appareil à main pouvant faire 12 poses en 12 secondes.

Objectifs Darlot pour amateurs et professionnels.

F. CORDON, Agent Général pour le Canada.

DÉPOT GÉNÉRAL:

1835 Rue Notre-Dam^e, - MONTREAL

Ventes extraordinaires

POURQUOI ?

Parce que le public commence à reconnaître que le

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

est le meilleur remède contre la toux qui soit en vente soit aux Etats-Unis ou dans le Canada.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

En vente partout.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guéri-sent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.60.

Dépôt général pour la puissance :

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal

Pour le Traitement et la Guérison de

L'OBÉSITÉ

DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :

PHARMACIE LACHANCE

1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal.

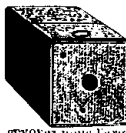
PRIX, \$1 25 LA BOITE

(Expédié franco par la malle sur réception du montant.)

17763



La fille.— Mon mari et moi nous nous disputons tout le temps, hier soir encore j'en suis arrivée à lui jeter les pincettes à la tête.
La mère.— C'est une manière comme une autre de lui faire goûter les douceurs du foyer.



CAMERA GRATIS

Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2x2 pouces et développe le petit garçon intelligent peut apprendre comment le faire fonctionner, en quelques heures. Le tout comprend 1 camera Yale, une boîte de plaques sèches, 1 paquet de "hylo" 1 cadre à imprimer, 1 plateau à développer, 1 paquet de "develop", 1 set de directions, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez gagner facilement en vendant seulement 15 de plaques en verre à 10c. chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement emballée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plaques. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la camera tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite 8 M Toronto.

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...

Champagne

Préférés des connaisseurs - Fait du plus pur Havane - Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



L. N. BÉTOURNAY. A. CIRIOUX

J. E. LALONDE.

Royal Silver Plate Co.

Plaqueurs en Or et en Argent.

VIEILLES ARGENTERIES de table et d'ornementation.

ARTICLES DE FANTAISIE. ORNEMENTS D'EGLISES.

Réparés et Argentés

Prix Modérés. Satisfaction Garantie.

Dorure une Spécialité.

40 Cote St-Lambert, - Montréal.

Tel. Bell : Main 1387

Trente ans de succès

GUÉRISON CERTAINE

en 24 heures
des COLIQUES et NAUÈES
sans AUCUNE PREPARATION
ni avant
ni après
du

par les CAPSULES L. KIRN
à l'extract dépuré de FOENICUL MIE Pur sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
FARM. PHARMACIE HAUSSER, 64, Boulevard Edgar-Québec en dans toutes les bonnes Pharmacies.

VERSOLITAIRE

THE "BEST" LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde
Fait et brûle son propre gas Les lampes sont portatives. Pas de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. ne brûlent parfaitement blanche, régulière, saine, et acceptée par toutes les assurances

10 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer clairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.

A VENDRE PAR
The Modern Light
2116 Ste-Catherine,
MONTREAL.
Agents demandés.

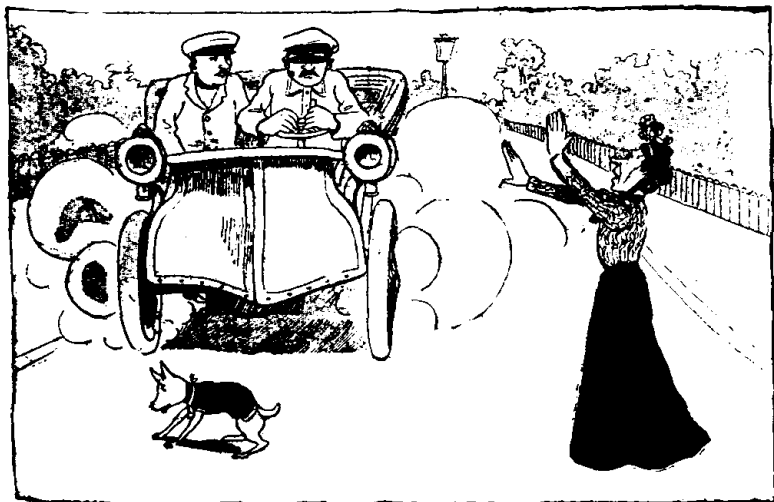
ATTQUES ARRÊTÉES GRATUITEMENT. DE NERFS

Cure permanente par le Dr. KLINE'S GREAT NERVE RESTOREE. Aucune attaque après le premier jour d'usage. CONSULTATIONS personnelles ou par poste. Traitée et une bouteille d'essai de \$2.00 GRATIS aux malades qui n'ont à payer que l'express sur livraison. La guérison n'est pas seulement que temporaire ELLE EST RADICALE dans tous les cas de Désordres Nerveux, Epilepsie, Spasmes, Danse de saint Guy, Débilité, Faiblesse.

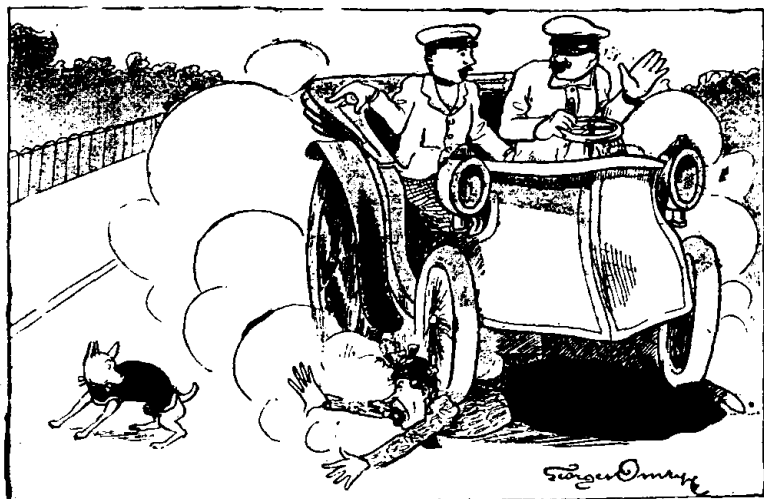
Dr. R. H. KLINE, Ld.
931 Arch Street, Philadelphia. Fondée en 1

LE TOUR DU MONDE

Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis ; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre : "Boîte aux lettres" des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 25 francs ; six mois, 16 francs ; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

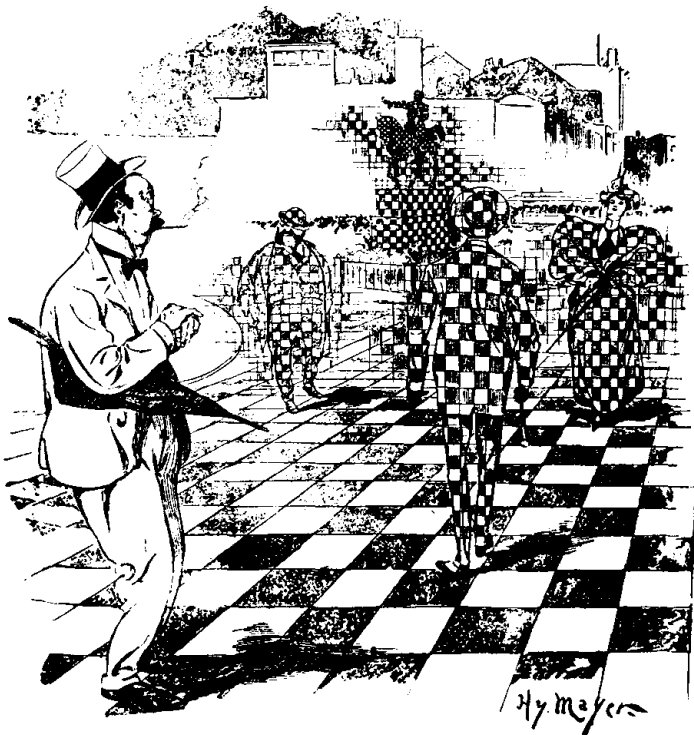


—Voyons, Messieurs, n'écrasez pas Azor, vous pouvez, il me semble, passer à côté.



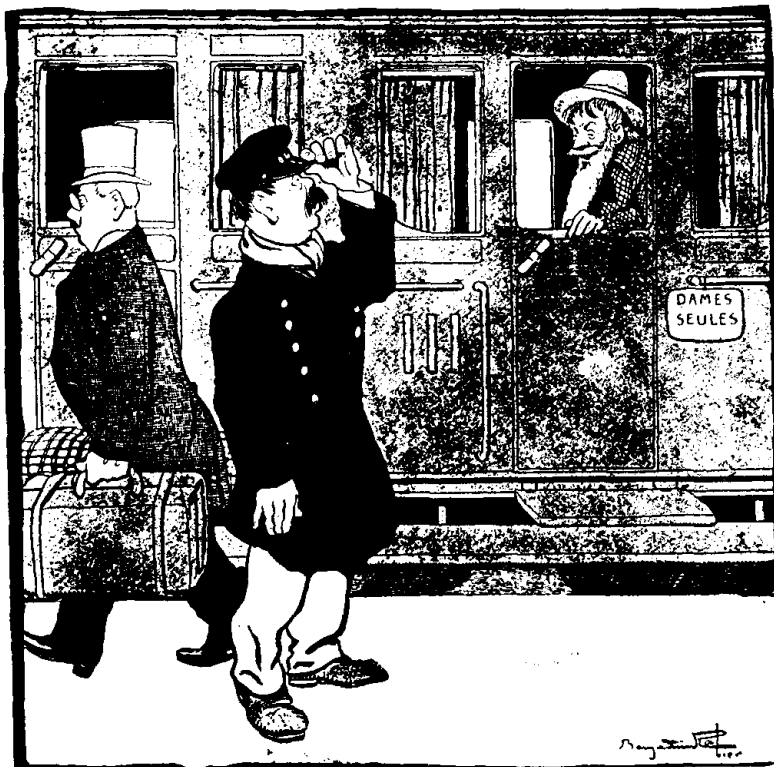
—Comment, tu te déranges pour ce cabot là ?
—Que veux-tu, je ne sais rien refuser aux dames.

DÉDIÉ AU CERCLE SAINT-DENIS



GARE AU CERVEAU !

Effet produit sur un joueur d'échecs après une partie qui a duré quatre heures.



UN BON TRUC

—Vous êtes monté dans le wagon des dames seules... descendez !
—Pardon, mais je suis la femme à barbe.



EN TEMPS D'EXPOSITION. —Monsieur et Madame peuvent se vanter d'avoir de la chance, justement l'ambassadeur du Maroc nous a quitté ce matin, nous laissant un excellent lit, le 243.



LE BON VENDEUR. —Je prendrais bien ces gants gris perle, mais vraiment je crains qu'ils n'aillent pas avec ma robe.
—Oh ! que Madame ne s'inquiète pas, nous avons de ravissants tissus pour assortir avec ces gants.

LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

Elle courut vers lui et se jeta dans ses bras moitié pleurant, moitié riant. Le chien de Terre-Neuve s'approcha de M. Dunbar et baissa la tête ; il flaira les talons du millionnaire et se mit à grogner sourdement.

“Écartez votre chien, Laure,” dit M. Dunbar avec colère.

Il arrivait ainsi que les premières paroles qu'Henri Dunbar adressait à sa fille étaient prononcées d'un ton furieux.

La jeune fille s'éloigna de son père et le regarda d'un air chagriné. La figure du banquier était pâle comme la mort, froide, sévère et impassible. Laure Dunbar frissonna pendant qu'elle l'examinait. Elle avait été une enfant gâtée, une jeune beauté caressée, idolâtrée, et n'avait jamais entendu que des paroles d'amour et de tendresse. Ses lèvres tremblèrent et les larmes lui vinrent aux yeux.

“Viens, Pluton, dit-elle à son chien, papa ne veut pas de nous.”

Elle saisit de ses deux mains les grandes oreilles traînantes de l'animal et l'emmena hors du salon. Le chien se laissa conduire par sa jeune maîtresse avec assez de soumission, mais au moment de sortir il se retourna pour grogner contre M. Dunbar.

Laure quitta le terre-neuve sur le palier et revint auprès de son père. Elle se jeta une seconde fois dans les bras du banquier.

“Cher papa, s'écria-t-elle avec impétuosité, mon chien ne grognera plus jamais contre vous. Cher papa, dites-moi que vous êtes content d'être de retour auprès de votre pauvre fille. Oh ! vous me le diriez bien vite si vous saviez avec quelle tendresse je vous aime.”

Elle tendit les lèvres et embrassa la figure impassible d'Henri Dunbar. Mais elle recula et s'éloigna de lui une seconde fois avec un frisson et un long et pénible soupir. Les lèvres du millionnaire étaient froides comme la glace.

“Papa, s'écria-t-elle, comme vous êtes froid, êtes-vous malade ?”

Arthur Lovel qui avait assisté tranquillement à la rencontre entre le père et la fille, vit un changement s'opérer subitement sur la figure de son client et il avança un fauteuil à roulette, juste assez à temps pour que Henri Dunbar pût s'y laisser tomber aussi lourdement que s'il eût été un morceau de bois.

Le banquier s'était évanoui. Pour la seconde fois depuis l'assassinat dans le bosquet de Sainte-Croix, il avait fait preuve d'une violente émotion. Cette fois l'émotion avait été plus forte que sa volonté et l'avait dominé complètement.

Arthur Lovel déposa le banquier sans connaissance sur le tapis. Laure courut chercher de l'eau et du vinaigre aromatique dans son cabinet de toilette, et, cinq minutes après, M. Dunbar rouvrit les yeux et regarda tout autour de lui d'un air d'égarément et de terreur. Pendant un instant il fixa sa prunelle ardente sur la figure inquiète de Laure qui était agenouillée à côté de lui, puis tout son corps trembla convulsivement et ses dents claquèrent avec force, mais ce fut l'affaire de quelques secondes seulement. Il surmonta cette émotion en serrant les dents et les poings et se remit ensuite sur pied avec beaucoup de difficulté.

“Je suis sujet à ces évanouissements, dit-il avec un pâle sourire sur sa figure décomposée et je redoutais cette entrevue à cause de cela, je savais qu'elle serait au-dessus de mes forces.”

Il s'assit sur le sofa que Laure avait poussé vers lui, appuya ses coudes sur ses genoux et cacha sa fi-

gure dans ses mains. Miss Dunbar prit place à côté de son père et passa ses bras autour de son cou.

“Pauvre papa ! murmura-t-elle doucement, je suis fâchée que notre rencontre vous ait agité ainsi. Et dire que je vous accusais de froideur et de peu de tendresse à l'instant même où votre émotion muette était une preuve de votre amour !”

Arthur Lovel était entré dans la serre par la porte-fenêtre qui était ouverte, mais il ne put entendre la jeune fille causer avec son père. Sa figure était très-grave et le nuage sombre qui l'avait obscurcie une fois pendant l'enquête du coroner planait de nouveau sur elle.

“Une preuve de son amour ! Dieu veuille que ce soit de l'amour, se dit-il en lui-même, mais à moi cela me fait plutôt l'effet d'être de la crainte !”

XXIII.—LE PORTRAIT BRISÉ

Arthur Lovel passa le reste de la journée à Portland-Place et dina le soir avec le banquier et sa fille. Le dîner fut très-gai en ce qui concernait M. Dunbar et sa fille, car Laure était de très-joyeuse humeur à cause du retour de son père, et Henri Dunbar s'était tout à fait remis de l'agitation du matin et causait gaiement de l'avenir. Il faisait de temps en temps allusion à ces souvenirs de l'Inde, mais il ne s'appesantissait pas longuement sur ce sujet. Son esprit semblait rempli de projets pour l'avenir. Il ferait ceci, cela et autre chose encore à Maudeley-Abbey, dans le comté d'York, et à Portland-Place. Il avait l'air d'un homme qui apprécie parfaitement les avantages de la richesse et qui se prépare à savourer tous les plaisirs que la fortune peut procurer. Il but beaucoup de vin pendant le dîner et à chaque nouveau verre sa gaieté augmentait.

Mais malgré la jovialité de son amphitryon Arthur Lovel était mal à l'aise. Tous ses efforts étaient inutiles pour chasser le souvenir de la scène de la rencontre entre le père et la fille. La pâleur mortelle d'Henri Dunbar, l'égarément et l'effroi visibles dans ses yeux quand il les avait rouverts et fixés sur la figure inquiète de Laure, étaient sans cesse présents à l'esprit du jeune avoué.

Pourquoi cet homme avait-il été effrayé à la vue de sa fille si belle ? car c'était la peur et non pas l'amour qui avait pâli la figure d'Henri Dunbar, le jeune avoué en était sûr. Pourquoi ce père avait-il eu peur de son enfant à moins que...

A moins que quoi ?

Une seule et horrible pensée se présenta à l'esprit d'Arthur Lovel. Henri Dunbar était l'assassin de son ancien valet et le remords de son crime l'avait paralysé au premier contact des lèvres innocentes de sa fille.

Quelle chose horrible si cette supposition était vraie, quelle chose terrible que de penser que Laure Dunbar allait dorénavant vivre constamment auprès d'un misérable et d'un assassin et ne pas le quitter d'un moment.

“J'ai promis de l'aimer éternellement bien que mon amour soit sans espoir et de la servir fidèlement si jamais elle avait besoin de mon dévouement,” se disait Arthur Lovel assis en silence à la table du dîner, pendant qu'Henri Dunbar et sa fille causaient avec animation.

L'avoué observait maintenant son client avec une vive anxiété, et il lui semblait qu'il y avait quelque chose de févreux et de peu naturel dans la gaieté du banquier. Laure quitta la salle presque aussitôt après

le dîner et les deux hommes restèrent seuls à savourer leur vin.

“J'irai à Maudeley-Abbey dès demain, dit Henri Dunbar, j'ai besoin de repos et de solitude après toutes ces fatigues et toutes ces émotions, et Laure me dit qu'elle préfère infiniment Maudeley à Londres. Songez-vous à retourner dans le comté de Warwick, monsieur Lovel ?

—Oh ! oui, au plus tôt. Mon père m'attendait la semaine passée. Je ne suis venu à Londres que pour y accompagner miss Dunbar.

—Ah ! c'a été beaucoup d'obligeance de votre part. Vous connaissez ma fille depuis fort longtemps, autant que j'ai pu en juger par ses lettres ?

—Oui, nous nous sommes connus tout enfants. J'étais très-souvent à l'abbaye du temps de M. Dunbar père.

—Et vous y serez encore plus souvent de mon temps, j'espère, répondit courtoisement Henri Dunbar. Je me figure que je n'aurais pas de peine à deviner un de vos secrets, mon cher Lovel. A moins que je ne me trompe beaucoup, vous éprouvez pour ma fille un peu plus que l'estime ordinaire.”

Arthur Lovel garda le silence. Son cœur battait avec force et il regardait le banquier bien en face, mais il ne parla pas, il se contenta de courber la tête en réponse à la question du millionnaire.

“J'ai donc deviné juste ? dit M. Dunbar.

—Oui, monsieur, j'aime miss Dunbar avec autant d'ardeur et de franchise qu'on peut aimer la femme de son choix, mais...

—Mais quoi ?... Elle est la fille d'un millionnaire, et vous craignez que le père trouve vos prétentions absurdes, n'est-ce pas ?

—Non, monsieur Dunbar. Si votre fille m'eût aimé aussi sincèrement que je l'aime, je l'aurais épousée malgré vous, malgré le monde, et j'aurais fait mon chemin vers la fortune. Mais un honneur comme l'amour de Laure Dunbar n'est pas fait pour moi. Je lui ai avoué mon amour, et...

—Elle a refusé votre main..

—Elle a refusé.

—Bah ! les jeunes filles de son âge n'ont pas des idées bien arrêtées. Ne désespérez pas monsieur Lovel, et croyez bien que s'il ne vous faut que mon consentement, vous l'aurez lorsqu'il vous plaira, dès demain si vous voulez. Vous êtes jeune, beau, instruit, charmant ; que peut demander de plus une jeune fille quelque frivole qu'elle soit. Vous ne rencontrerez pas en moi de stupides préjugés, monsieur Lovel. J'aimerais à vous voir épouser ma fille au plus tôt, car je crois que vous l'aimez sincèrement. Vous avez mon consentement, en tout cas comptez-y, et voici ma main pour ratifier l'engagement.”

Il tendit sa main en parlant et Arthur Lovel la prit avec un peu de répugnance peut-être, mais avec autant de bonne grâce qu'il lui fût possible.

“Je vous remercie, monsieur, dit-il, de votre consentement, et...”

Il essaya de dire quelque chose de plus, mais les paroles expirèrent sur ses lèvres. L'horrible crainte qui s'était emparée de lui après la scène de la matinée pesait sur lui avec autant de force que le poids qui presse la poitrine d'un homme endormi et en proie à quelque terrible cauchemar. Il avait beau faire, il ne pouvait se débarrasser du doute affreux qui l'assiégeait. Les paroles de M. Dunbar semblaient dictées par la bonté et la générosité d'un honnête homme, mais ne pouvait-il pas se faire aussi que le banquier voulait éloigner de lui sa fille ?

Il avait laissé voir qu'il avait peur d'elle dans la matinée et maintenant il s'empressait d'accorder sa main au premier prétendant qui s'offrait, quoique ce prétendant ne réunît pas les conditions voulues au point de vue mondain. Ne pouvait-on pas supposer que l'innocente société de la jeune fille pesait à son père et qu'il voulait la confier à un autre protecteur ?

“Je serai très-occupé ce soir, monsieur Lovel, dit ensuite Henri Dunbar, car il faut que j'examine certains papiers qui se trouvent dans mes bagages arrivés de Southampton. Quand vous serez las de rester dans la salle à manger, vous saurez aller rejoindre Laure et vous distraire en sa compagnie, je pense.”

M. Dunbar agita la sonnette. Un vieux serviteur sans livrée apparut aussitôt.

— Qu'avez-vous fait des bagages envoyés de Southampton ici ? demanda le banquier.

— On les a déposés dans l'ancienne chambre à coucher de M. Dunbar père, répondit le valet.

— Très-bien, faites-y porter de la lumière et qu'on ouvre les portemanteaux et les malles.

Il tendit un paquet de clefs au domestique et le suivit hors de la salle. Dans le vestibule il s'arrêta tout à coup en entendant une voix de femme.

Le vestibule de la maison de Portland-Place était divisé en deux compartiments séparés l'un de l'autre par une porte à deux battants dont les panneaux supérieurs étaient en verre poli. Il y avait le fauteuil du concierge dans le premier compartiment et une lampe en bronze était suspendue au plafond voûté.

La porte de communication entre les deux compartiments était entr'ouverte et la voix qu'Henri Dunbar avait entendue était celle d'une femme qui parlait au concierge.

— Je suis la fille de Joseph Wilmot, disait cette femme, M. Dunbar avait promis de me recevoir à Winchester, mais il n'a pas tenu parole ; il est parti sans me voir ; il faudra pourtant bien qu'il me reçoive tôt ou tard, car je le suivrai partout où il ira jusqu'à ce que j'aie vu sa figure et que je lui aie dit ce que j'ai à lui dire.

La jeune fille ne parlait pas à haute voix ni avec violence. Il y avait dans son ton un sérieux qui annonçait une détermination bien mieux que ne l'auraient fait des éclats de voix bruyants et passionnés.

— Bonté divine ! jeune fille, s'écria le concierge, pensez-vous donc que je vais aller porter un pareil message à monsieur Dunbar ? Mais ce serait perdre ma place du coup. Retournez à vos affaires, miss, et ne revenez plus dans une maison comme celle-ci dérangée de leur dîner les gens qui en sont les maîtres.

J'aimerais mieux me charger d'une commission pour les tigres du jardin zoologique au moment de leur pâture que de paraître devant M. Dunbar pendant qu'il savoure son bordeaux.

M. Dunbar s'arrêta pour écouter cette conversation et retourna ensuite à la salle à manger en faisant signe au valet de le suivre.

— Apportez-moi une plume, de l'encre et du papier, dit-il.

Le domestique roula auprès du millionnaire une petite table à écrire. Henri Dunbar s'assit et écrivit les quelques lignes suivantes de cette main ferme et aristocratique qui était si familière aux commis en chef de la maison de banque :

« La jeune personne qui déclare être la fille de Joseph Wilmot est informée que M. Dunbar refuse de la voir soit maintenant soit plus tard. Il est parfaitement résolu sous ce rapport et la jeune personne fera bien de renoncer au système de persécution qu'elle met en pratique en ce moment. Si elle n'y renonce pas, on enverrait à la police le récit détaillé de sa conduite, et des mesures énergiques seraient aussitôt prises pour que M. Dunbar soit délivré de ses obsessions. A cet avis M. Dunbar ajoute pour la jeune personne une somme d'argent qui lui permettra de vivre pendant quelque temps dans l'aisance et l'indépendance. D'autres envois lui seront faits à de courts intervalles si elle se conduit convenablement et ne cherche plus à tourmenter M. Dunbar. »

« Portland-Place, 30 août 1850. »

Le banquier tira son portefeuille, écrivit un cheque de cinquante livres, et le glissa dans le billet qu'il venait d'écrire ; il sonna ensuite, et donna le billet au valet qui répondit au coup de sonnette.

— Portez ceci à la jeune personne qui est dans le vestibule, dit-il.

M. Dunbar suivit le valet jusqu'à la porte de la salle à manger et écouta sur le seuil. Il entendit le domestique parler à Marguerite Wilmot en lui remettant la lettre, puis le bruit que fit la jeune fille en déchirant l'enveloppe.

Il y eut une pose durant laquelle Henri Dunbar attendait avec beaucoup d'inquiétude. Cette pause ne

fut pas longue. Marguerite parla tout à coup, et sa voix claire et sonore retentit dans tout le vestibule.

— Dites à votre maître, s'écria-t-elle, que je mourrai de faim plutôt que d'accepter quelque chose de lui. Racontez-lui aussi le cas que je fais de son généreux cadeau.

Il y eut une autre courte pause, et puis, au milieu du silence de la maison, Henri Dunbar entendit le craquement d'un papier qu'on déchire et qu'on jette violemment à terre, puis le bruit de la grande porte de la maison qui se refermait sur la fille de Joseph Wilmot.

Le millionnaire se couvrit la figure de ses deux mains et laissa échapper un long soupir, mais il releva bientôt la tête, haussa les épaules avec un geste d'impatience et monta lentement l'escalier éclairé.

Les appartements qui avaient été occupés par Perceval Dunbar comprenaient la plus grande partie du second étage de la maison de Portland-Place. Il y avait une chambre à coucher spacieuse, un cabinet de travail confortable, un cabinet de toilette, une salle de bain et une antichambre. L'ameublement était beau, mais lourd dans son genre, et malgré leur splendeur, les chambres étaient tristes. Tout y était sombre et massif. La maison était vieille, et les cinq fenêtres faisant face à la rue étaient longues et étroites, et renfermaient dans leur encadrement de larges rebords en chêne. Les murs étaient couverts d'un papier vert sombre qui ressemblait à du drap. Les pas étaient assourdis par un sombre tapis de Turquie très épais. Les volumineux rideaux qui abritaient les fenêtres et masquaient le grand lit en bois de rose sculpté étaient d'un vert sombre paraissant noir à la lumière.

Les chaises et les tables massives étaient en chêne noir et recouvertes de tapis ou de coussins en velours vert. Quelques peintures de prix, des vieux maîtres dans des cadres en chêne et or étaient accrochées aux murs, à de grandes distances les unes des autres. Un crucifix en ivoire était le seul ornement de la cheminée, haute et bâtie à l'antique.

Deux bougies dans de vieux chandeliers en argent, brûlaient sur une table à écrire auprès de la cheminée, et dessinaient un cercle de lumière dans la chambre obscure. Tous les bagages d'Henri Dunbar avaient été déposés dans cet appartement. Il y avait des malles et des portemanteaux de presque toutes les formes et de toutes les dimensions, et un domestique achevait de les ouvrir quand le banquier entra dans la chambre.

— Vous coucherez ici ce soir, monsieur ? je présume, dit le domestique interrogativement au moment où il se disposait à se retirer. Mistress Perkins a pensé que ces appartements étaient ce qu'il y avait de plus convenable pour vous.

Henri Dunbar jeta tout autour de lui un long regard pensif.

— N'y a-t-il pas d'autre chambre où je puisse coucher, dit-il, celle-ci me paraît horriblement triste ?

— Il y a une chambre réservée à l'étage au-dessus.

— Très-bien ; alors, faites-la préparer pour moi. J'ai beaucoup d'arrangements à faire, et je veillerai tard.

— Avez-vous besoin de mes services, monsieur ?

— Non ; occupez-vous de la chambre au-dessus. Est-elle exactement dans la même situation que celle-ci au troisième étage ?

— Oui, monsieur.

— Alors, je saurai la trouver tout seul. Il n'est pas nécessaire que quelqu'un veuille pour moi. Avertissez miss Dunbar que je ne la reverrai pas ce soir, et que je partirai pour Maudeley-Abbey demain dans la journée. Qu'elle fasse ses préparatifs en conséquence, entendez-vous ?

— Oui, monsieur.

— Alors, vous pouvez vous retirer. N'oubliez pas que je ne veux pas être dérangé ce soir.

— Vous ne désirez rien de plus, monsieur ?

— Rien.

Le valet se retira. Henri Dunbar le suivit jusqu'à la porte. écouta le bruit des pas dans le corridor et sur l'escalier, puis il donna un tour de clef. Il revint au centre de la chambre, et, s'agenouillant devant l'un des portemanteaux ouverts, il en sortit tout ce qu'il

contenait, lentement, article par article, et entassa le tout sur le parquet. Il en fit autant pour toutes les malles ; jetant les habits de côté et portant les papiers sur la table à écrire, où il les empila. Cette occupation dura très-longtemps, et les aiguilles d'une pendule antique placée sur une console dans un coin de la chambre marquaient minuit quand le banquier s'assit à la table et commença à trier et à classer ses papiers.

Cette opération dura plusieurs heures. Les bougies étaient presque entièrement consumées, et la flamme vacillait faiblement dans les bobèches. M. Dunbar s'approcha de l'une des fenêtres, écarta le rideau en drap vert, fit jouer la lourde espagnolette et laissa pénétrer l'air frais du matin dans la chambre. Mais il continua son œuvre, lut de vieux documents, noua des papiers jaunés, prit des notes sur le dos des lettres, et d'autres notes sur son agenda, exactement comme à l'hôtel de Winchester. Le soleil dardait ses rayons sur le tapis de Turquie aux couleurs sombres, et le bruit des voitures se faisait entendre dans la rue lorsque le banquier eut achevé son travail. Il avait arrangé tous les papiers avec une précision inusitée et les avait remis dans l'un des portemanteaux, mais les habits restèrent entassés sur le paquet, dans l'état où ils étaient tombés quand il les avait retirés des malles.

M. Dunbar ne se borna pas à cette minutieuse inspection. Avant de quitter la chambre, il fit quelque chose encore. Parmi les papiers qu'il avait classés sur la table à écrire, se trouvait une petite boîte carrée en maroquin contenant une photographie sur verre. Il tira cette peinture de la boîte, la jeta sur le parquet en chêne poli, à un endroit que ne couvrait pas le tapis de Turquie, et la broya sous le lourd talon de sa botte. Même après qu'elle fut réduite en morceaux, il ne trouva pas complète son œuvre de destruction, car il piétina les fragments jusqu'à ce qu'il ne restât plus de la peinture qu'une poignée de petits grains de verre. Il les éparpilla avec son pied, mit dans sa poche la boîte en maroquin vide, et monta à l'étage au-dessus, qu'éclairait le soleil du matin.

Il était six heures passées, et M. Dunbar entendit les voix des servantes dans l'escalier de service pendant qu'il montait chez lui. Il se jeta tout habillé sur son lit et s'endormit profondément.

A trois heures de l'après-midi, M. Dunbar quitta Londres pour se rendre à Maudeley-Abbey, en compagnie de sa fille et d'Arthur Lovel.

XXIV.—TRIPLE SOUPÇON

On ne fit pas d'autres découvertes au sujet du meurtre qui s'était commis dans le bosquet entre Winchester et Sainte-Croix. La police mit tout en œuvre pour trouver le meurtrier, mais ses recherches furent sans résultat. Une bonne récompense fut offerte par le gouvernement à quiconque s'emparerait du coupable et M. Dunbar lui-même en promit une plus grande encore en déclarant que son honneur et sa réputation étaient intéressés à la découverte du véritable meurtrier.

La seule trace à l'aide de laquelle la police espérait découvrir l'assassin, c'était le butin que lui avait valu son crime, le contenu du portefeuille qui avait été vidé et les habits qui avaient été enlevés au cadavre de la victime. Au moyen des indications que pourraient fournir ces objets, les agents de la police secrète comptaient mettre la main sur le coupable, mais leurs espérances furent déçues. Toutes les boutiques des prêteurs sur gages de Winchester et des villes environnantes furent fouillées sans amener le moindre résultat. Personne n'avait vendu ou engagé dans un rayon de quarante milles autour de la ville des habits qui eussent la moindre ressemblance avec ceux qui portaient le mort et qu'on avait vus sur lui. La police finit par désespérer. La récompense était chose bonne à prendre, mais le mystère semblait impénétrable et petit à petit on cessa de s'occuper du meurtre. Insensiblement les commères se résignèrent à l'idée désolante que le secret du meurtre de Joseph Wilmot resterait à tout jamais un secret. D'autres assassins

se commirent, aussi féroces dans leur nature que celui du bosquets et le monde qui ne se lamente jamais bien longtemps sur ceux qui ne sont plus, commença à sonner à autre chose. Joseph Wilmot fut oublié.

Un mois s'écoula très-tranquillement à Maudeley-Abbey. Henri Dunbar occupa sa place dans le comté comme une personne d'importance, les salles splendides furent magnifiquement éclairées, les voitures entrèrent et sortirent par les grandes portes du parc et toute la noblesse campagnarde à vingt milles à la ronde de l'abbaye vint offrir ses respects au millionnaire tout récemment revenu de l'Inde.

Pendant ce temps Marguerite Wilmot travaillait seule dans son humble logement et ses tristes pensées se reportaient sur ce père qu'elle avait perdu.

Il n'avait pas été bon père, mais elle l'avait aimé quand même. Elle avait eu pitié de lui à cause des malheurs qui l'avaient frappé et du tort qu'on lui avait fait. Elle l'avait aimé à cause de ces faibles indices d'un naturel meilleur que son caractère avait parfois laissé percer.

« Il n'a pas toujours été un faussaire et un réprouvé, se disait la jeune fille en réfléchissant sur la destinée de son père, il n'aurait jamais été coupable sans Henri Dunbar. »

Elle se souvenait avec amertume de l'aspect extérieur de la maison du banquier dans Portland-Place. Elle avait entrevu la splendeur qui y régnait la nuit après son retour de Winchester à travers l'étroite ouverture de la porte à deux battants, elle avait vu briller des peintures et des statues à la lueur de la lampe allumée dans le premier compartiment du vestibule. Elle avait vu dans ce court instant une brillante confusion de fleurs exotiques, de rideaux traînants en satin, de moulures dorées, de panneaux peints à fresque, les quelques premières marches d'un escalier en marbre et le travail en filigrane de la rampe en bronze.

Un seul instant seulement elle avait entrevu la splendeur intérieure de la maison d'Henri Dunbar, mais les objets vus en ces quelques secondes s'étaient gravés dans sa mémoire.

« Il est riche, songeait-elle, et on dit que la fortune peut acheter les meilleures choses de la terre. Mais après tout il existe bien peu de choses réelles qu'elle puisse se procurer. Elle peut acheter la flatterie, l'amour simulé et le faux dévouement, mais elle ne peut payer un vrai battement de cœur, un vrai tressaillement d'affection. Toute la richesse de ce monde ne saurait acheter pour Henri Dunbar la paix ou l'oubli. Tant que je vivrai il faudra qu'il se souvienne. Si sa conscience coupable lui permet d'oublier, je serai là pour lui rappeler le passé, ce sera ma tâche. J'ai promis à mon père mort que je me souviendrais du nom d'Henri Dunbar, j'ai d'excellentes raisons pour ne pas l'oublier. »

Marguerite Wilmot n'était pas tout à fait seule dans son malheur. Elle vit accourir auprès d'elle un ami qu'elle ne comptait guère trouver à l'heure de la détresse.

Elle était debout vers l'heure du crépuscule d'une soirée de septembre, à la porte basse qui ouvrait sur le petit jardin au-dessous de la fenêtre de sa chambre. La fin du mois approchait et les feuilles tombaient des arbres en se balançant dans l'air au souffle du vent avant de toucher le sol.

La jeune fille appuyait son coude sur le haut de la porte et un châle noir couvrait sa tête et ses épaules. Elle était venue dans le petit jardin pour y respirer un peu d'air pur après une longue journée de travail. Elle était fatiguée et malheureuse, et se tenait debout dans une attitude mélancolique, fixant tristement ses regards vers une échappée de la rivière au bout de la ruelle, elle ne releva la tête que lorsqu'une voix d'homme lui dit tout bas :

« Bonsoir, miss Wentworth, n'avez-vous pas peur de prendre froid ? J'espère que votre châle est épais, car la rosée tombe et ici près de la rivière il y a toujours du brouillard dans les soirées d'automne. »

Le nouveau venu était Clément Austin, le fils unique de la meilleure pratique de Marguerite, le caissier de la maison Dunbar, Dunbar et Balderby. C'était un homme d'environ trente-trois ans et plutôt

beau que laid. Il avait de grands yeux bleus où se lisait la franchise, et des cheveux châtain foncé. Sur la figure régnait un calme sérieux qui augurait bien, et sa bouche bien dessinée annonçait la détermination. Son front était large et pas haut et son menton carré et massif. Il était grand, large des épaules et il marchait très-droit. Tout l'or du monde n'aurait pu pousser cet homme à commettre une action déshonnête ou à prononcer une parole fautive.

Marguerite Wilmot leva les yeux sur lui et un sourire pensif se joua sur sa figure. C'était quelque chose pour elle d'entendre résonner à ses oreilles cette voix mâle et sonore où respirait la bonté. Le monde avait été si vide pour elle depuis la mort de son père ; elle avait été si complètement abandonnée depuis son triste voyage à Winchester et sa visite inutile à Portland-Place ! C'était quelque chose pour cette pauvre jeune fille d'entendre de bonnes paroles, aussi les larmes retenues jusqu'alors vinrent-elles obscurcir ses yeux.

Depuis le soir où elle avait essayé de se faire recevoir dans la maison de M. Dunbar, elle n'avait parlé de son chagrin à aucune créature vivante. Elle était toujours connue dans le voisinage sous le nom de Marguerite Wentworth. Elle avait pris des vêtements de deuil très-simples et peu coûteux en signe de respect pour le mort. Elle avait annoncé à ses voisins la mort de son père, mais elle ne leur avait pas dit de quelle manière il était mort. Elle n'avait confié son secret ni à des amis ni à des conseillers, elle avait porté seule son lourd fardeau. Ce fut à cause de cela que la voix amicale de Clément Austin produisit en elle une émotion inaccoutumée. La malheureuse jeune fille se souvint de cette soirée où elle avait appris la nouvelle du meurtre, et la sympathie que Clément Austin lui avait témoignée en cette occasion lui revint à l'esprit.

« Ma mère a été très-inquiète de vous, miss Wentworth, dit Clément Austin, elle craignait que vous ne fussiez malade, et je suis venu m'informer de vous à son instigation. »

Ce n'était donc après tout qu'en qualité de messager qu'il venait. Le cœur de la jeune fille consolé naguère redevint triste à cet aveu. Quel droit avait-elle à l'amitié de Clément Austin ou de sa mère ? Mistress Austin lui donnait du travail et la payait largement, n'était-ce pas assez, que voulait-elle de plus ?

Marguerite soupira presque sans s'en douter. L'amitié et la sympathie sont de bien douces choses, et personne ne le sait mieux que ceux qui ont éprouvé par eux-mêmes combien il est triste de se trouver seul au monde.

« Mistress Austin a sans doute besoin que je lui fasse quelque robe nouvelle, je présume, dit la jeune orpheline. »

— Non, miss Wentworth. Il ne faut pas vous imaginer que ma mère soit assez égoïste pour ne songer qu'à ce qui peut lui être nécessaire. Elle a... c'est-à-dire... je... nous avons tous deux songé beaucoup à vous depuis votre dernière visite à Clapham. Vous avez paru bien agitée par la nouvelle de cet affreux assassinat de Winchester. J'ai constamment pensé à cela depuis cette soirée, et l'idée m'est venue que vous étiez de manière ou d'autre intéressée dans cet événement. Et ce qui est plus encore, c'est qu'il pourrait se faire que si vous connaissiez ce Joseph Wilmot vous fussiez à même de fournir quelques renseignements sur ses antécédents et mettre la police sur les traces de l'assassin. Petit à petit cette idée s'est glissée dans mon esprit et ce soir je me suis décidé à venir vous demander en propres termes si vous avez jamais connu ce malheureux homme. »

Tout d'abord Marguerite ne répondit que par des sanglots étouffés, mais le calme lui revint ensuite et elle dit à voix basse :

« Oui, vos suppositions ont été justes, M. Austin, je connaissais ce malheureux homme. Je vous raconterai tout, mais pas ici, ajouta-t-elle en jetant un regard en arrière sur les fenêtres du cottage où brillait de la lumière, mes voisins sont des gens curieux et je ne veux pas qu'on entende ce que j'ai à vous dire. »

Elle serra son châle autour d'elle et sortit du petit jardin. Elle marcha à côté de Clément dans le sentier

qui menait à la rivière et qui était désert à pareille heure.

Là elle lui raconta son histoire. Elle imposa silence à toute émotion violente, et ce fut en quelques mots très simples qu'elle fit le récit de sa vie.

« Joseph Wilmot était mon père, dit-elle. Peut-être n'était-il pas ce que le monde appelle un bon père, mais je sais qu'il m'aimait et qu'il m'était bien cher. Ma mère était la fille d'un gentleman, capitaine de la marine royale qui se nommait Talbot. Elle fit la rencontre de mon père dans la maison d'une dame chez qui elle prenait des leçons de musique. Elle ne sut pas qui il était ou ce qu'il était. Elle sut seulement qu'il se nommait James Wentworth, mais comme il l'aimait elle lui rendit amour pour amour. Elle était très jeune, presque une enfant encore, à peine sortie du pensionnat, et elle épousa mon pauvre père malgré les conseils de ses amis.

« Elle se sauva de chez elle un beau matin, fut mariée secrètement dans une petite église enfouie dans la Cité, puis retourna chez elle avec mon père pour confesser ce qu'elle avait fait. Son père ne lui pardonna jamais ce mariage secret. Il jura qu'il ne la reverrait plus à partir de ce jour et il tint parole. Il ne la revit que lorsqu'elle fut morte et déposée dans son cercueil. A la mort de ma mère le cœur du capitaine Talbot fut touché, il parut pour la première fois à la maison de mon père et offrit de m'emmener avec lui pour me faire élever avec ses plus jeunes enfants. Mais mon père se refusa à cette demande. Il regretta amèrement ma pauvre mère bien que j'aie entendu dire que sa conduite envers elle n'eût pas toujours été exempte de blâme. Mais je me souviens à peine de cette triste époque. Depuis ce moment notre existence devint errante et malheureuse. Parfois nous étions pendant un temps un peu plus à notre aise. Mon père trouvait un emploi, travaillait avec ardeur, et nous vivions parmi des gens respectables. Mais bientôt, trop tôt, hélas ! le nouvel espoir d'une existence honnête lui était ravi. Ses patrons entendirent dire quelque chose. Ce quelque chose n'était rien de positif et manquait peut-être de preuves à l'appui, mais cela suffisait. Mon père n'était pas un homme en qui l'on pût avoir confiance. Il promettait de bien faire et jusqu'alors il n'y avait pas à se plaindre de lui, mais on courait un certain risque en l'employant. Mon père ne rencontra jamais un bon chrétien qui voulût courir ce risque dans l'espoir de sauver une âme, il ne rencontra jamais personne d'assez généreux pour tendre la main au réprouvé et lui dire : Je sais que vous avez mal agi dans le passé, je sais que votre réputation est flétrie, mais j'oublie tout et je veux vous aider à racheter la faute commise. Si mon père eût trouvé un ami pareil, un bienfaiteur de ce genre, il eût vécu bien différemment. »

Marguerite Wilmot raconta ensuite le résumé de sa dernière conversation avec son père. Elle dit à Clément Austin ce que son père lui avait confié au sujet d'Henri Dunbar et elle lui montra la lettre adressée à l'île de Norfolk ; cette lettre dans laquelle le vieux commis faisait allusion à l'empire que pourrait avoir son frère sur son ancien maître. Elle avoua aussi à M. Austin comment M. Dunbar avait refusé de la voir à Winchester et à Portland-Place, et lui détailla le contenu du billet par lequel le banquier avait essayé d'acheter son silence.

Clément Austin écouta avec une figure très-grave. Tout ceci semblait indiquer que M. Dunbar était coupable. Jusqu'à présent aucune preuve n'avait fait retomber les soupçons sur une autre personne, quoique la police eût été infatigable dans ses recherches.

M. Austin garda le silence pendant quelques minutes puis il dit tranquillement :

(A suivre)

Ce remarquable feuilleton est commencé dans le No du 5 mai. On peut se procurer les numéros précédents en s'adressant à l'administration.